

N 9 - 18-24 Mars 1921.

LE GRAND JEU

Dans ce Numéro  
les 10<sup>e</sup> et 11<sup>e</sup> Épisodes

# Cinémagazine

PARAIT TOUS LES VENDREDIS

1 Fr.

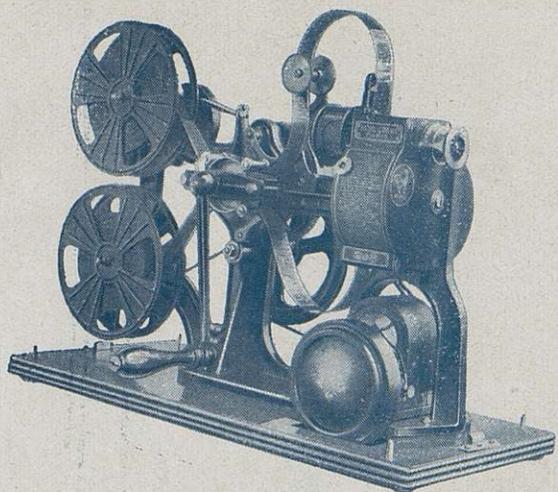


Cliché Pathe

JULIETTE MALHERBE, dans "LA HURLE"

LA PLUS BELLE DISTRACTION  
**LE CINÉMA CHEZ SOI**

SANS DANGER :: SANS INSTALLATION  
 :: :: SANS APPRENTISSAGE :: ::  
 AVEC LE CINÉMATOGAPHE DE SALON  
**PATHÉ - KOK**  
 .. .. Établissements CONTINSOUZA, Constructeurs .. ..



LE CINÉMATOGAPHE DE SALON "PATHÉ-KOK"  
 est une véritable merveille de Précision et de Simplicité

.. .. Facilement transportable à la main .. ..  
 .. .. Produisant lui-même son électricité .. ..

LE SEUL APPAREIL NE PASSANT QUE  
 DES FILMS ABSOLUMENT ININFLAMMABLES

CHOIX CONSTAMMENT RENOUELÉ DE  
**PLUSIEURS MILLIERS de SUJETS**

dramas, comédies, comiques, actualités, voyages, etc., etc.  
 Programmes spécialement composés pour les séances en famille

Demandez le Catalogue R. illustré à "PATHÉ-KOK"

67, rue du Faubourg St-Martin, PARIS - (Salles de Démonstration et de Projection)

# Cinémagazine

Hebdomadaire Illustré paraissant le Vendredi

ABONNEMENTS		JEAN PASCAL et ADRIEN MAITRE Directeurs 3, Rue Rossini, PARIS (9 <sup>e</sup> ) - Tel. : Gutenberg 32-32 (La Publicité est reçue aux Bureaux du Journal)	ABONNEMENTS	
France	Un an . . . . . 40 fr. Six mois . . . . . 22 fr.		Étranger	Un an . . . . . 50 fr. Six mois . . . . . 28 fr.

VEDETTE



Cliché PATHÉ

M<sup>me</sup> MILDRED HARRIS  
 que l'on verra dans "Les Plumes du Paon".

## C'EST AUJOURD'HUI

que paraît le Deuxième Épisode  
DU

# FAUVE de la SIERRA

Grand Roman-Cinéma en 10 Épisodes  
Adapté par GUY de TÉRAMOND

Édition Pathé

## Le FAUVE de la SIERRA

:: EST OFFERT ::  
GRACIEUSEMENT  
A NOS ABONNÉS



:: EST PUBLIÉ ::  
EN FASCICULES  
HEBDOMADAIRES

PAR

Cinémagazine

AU PRIX DE

50 cent.

2<sup>e</sup> ÉPISODE :

EN CAMPAGNE

## QUELQUES CALAMITÉS

PAR

J. JOSEPH-RENAUD

Il y avait jadis la grosse dame qui venait au cinéma avec une énorme corbeille de tulle sur la tête et se pavanait, bien droite, en dépit des protestations. Maintenant, une affiche la contraint de poser cela sur ses genoux. Mais que d'autres pestes sévissent dans les salles, qui ne gênent pas moins autrui !...

D'abord, les simples, les terribles bavardes et bavards qui causent de leurs affaires, ou qui apprécient incessamment, à haute voix, les péripéties du film et son interprétation. En vain vous retournez-vous, l'air courroucé, vers ce désagréable murmure ; il cesse trente secondes pour reprendre ensuite. Y allez-vous d'un : *Chut !...* on vous objecte agréement qu'entendre une conversation ne gêne pas pour regarder et que vous êtes bien susceptible !... Il y a même des spectateurs qui ne peuvent s'empêcher de causer tout seuls ; j'ai entendu l'un d'eux répondre : « Je ne peux penser sans parler... ».

Puis, les maniaques qui lisent à haute voix les sous-titres. Quelquefois, c'est, pour une vieille parente myope qui a oublié son face-à-main, ou pour une amie étrangère, et le bavardage s'aggrave alors d'une traduction hâtive. Mais, d'ordinaire, c'est par incurable horreur de cette quiétude bercée par l'orchestre, qui est indispensable pour goûter pleinement un film. L'obligation de rester assis gêne ces malades ; ils ne peuvent se lever, aller et venir, « s'agiter », et ils passent leurs nerfs en lisant les sous-titres... Pourquoi viennent-ils au cinéma ?... Bicêtre existe !...

Et les spectateurs qui reniflent !... Ça se succède de trente en trente secondes, obstinément... Chaque inspiration de morviasse vous fait sursauter de dégoût et vous laisse une attente nerveuse de la prochaine... Pendant cela, Mary Pickford peut être adorable, Emmy Lynn pathétique, Theda Bara sculpturale, vous ne le remarquez pas, tout à l'horreur... Un soir, exaspéré, j'allai jusqu'à offrir mon mouchoir à un renifleur. Il me répondit : « Cela n'y ferait rien... » Pourquoi ces malpropres viennent-ils au cinéma ?...

Il y a aussi les renseignés qui, ayant déjà

vu le film, vous annoncent à mesure ce qui va se passer : « *Rio-Jim est caché derrière le massif... il en sortira au bon moment ; l'héroïne ne risque rien !* » et encore les vantards qui prétendent deviner l'issue de chaque tableau et mettent tout le monde au courant de leurs prévisions : « *Sûr que le fiancé n'est pas mort ; il va revenir et épousera la jeune fille !* » ... Encore une manie nerveuse !... Certaines personnes sont dans l'impossibilité d'assister tranquillement à un spectacle, qu'il s'agisse d'une pièce ou d'un film, sans se mêler à l'action. A Guignol même, des parents ne peuvent s'empêcher de gêner le plaisir de leurs enfants en leur disant à mesure ce que les marionnettes vont faire... Pareille sottise est redoutable surtout au Cinéma. Quand elle sévit près de vous, il ne reste qu'à changer de place, mais souvent la salle est comble.

Peut-être est-ce là une forme inconsciente de la férocité primitive humaine et la joie de ces imbéciles consiste-t-elle à empêcher celle d'autrui... Pourquoi pareils disgraciés viennent-ils au cinéma ?...

N'oublions pas les malappris qui, du coude ou du genou, s'appuient sans gêne sur leurs voisins. On s'en débarrasse aisément. Leur exubérance s'éteint avec promptitude et devient de l'utile confusion si la voisine leur dit, à haute voix claire, quelque chose comme : « Monsieur, veuillez éloigner votre genou... » Pourquoi vont-ils au cinéma et non ailleurs ?...

Et les grossiers qui, en dehors des entr'actes, mangent bruyamment des oranges et expectorent les pépins... ou qui croquent sans fin des bonbons anglais... ou qui suçent des sucres d'orge avec des glouglous de veau qui tette... Et les mélomanes qui fredonnent triomphalement l'air que joue l'orchestre, tenant à ce qu'on n'ignore pas autour d'eux qu'ils connaissent *Manon* ou *Faust*...

D'autres restent silencieux mais rythment la mélodie avec leur pied sur un bâton de votre fauteuil.

Et les pauvres bébés qui devraient être couchés, et qui vagissent... Pourquoi les amène-t-on ?...

Et les chiens hargneux qui, las de pour-

chasser leurs puces sur les genoux de mère, éclatent soudain en abois exaspérés, au moment sensationnel du film, parce qu'ils ont senti qu'un autre roquet se trouve deux rangs plus loin ; celui-ci répond ; la scène est gâtée. On ne conduit pas les toutous au théâtre ; pourquoi les emmène-t-on au cinéma ?...

... Tout cela est de la mauvaise éducation, c'est-à-dire de l'égoïsme. On pourrait plus utilement protester si les directeurs de salles apposaient sur les murs, à côté de l'affiche relative aux chapeaux des dames, une autre rappelant, en quelques mots, que le voisin a payé lui aussi sa place et qu'on doit s'abstenir de tout ce qui peut le gêner dans la contemplation du film...

Cela surprendrait d'abord, comme l'affiche

aux chapeaux a surpris. Mais beaucoup des agités auxquels j'ai fait allusion, comprendraient et se tiendraient tranquilles ; quant aux autres, on pourrait mieux se défendre contre eux ; on n'aurait qu'à les rappeler au respect du « règlement ». En France, on s'incline toujours devant un « règlement » ; celui-là détiendrait d'autant plus d'autorité qu'il préciserait, en somme, une des conditions de l'admission dans la salle...

Les exploitants y gagneraient, car beaucoup de gens ne vont pas, ou ne vont que rarement au cinéma, par crainte des bavards, fredonneurs, renifleurs et autres fléaux.

J. JOSEPH-RENAUD.

## ON NOUS ÉCRIT DE NEW-YORK

— Le Professeur Bernard Sobel fit paraître dernièrement aux Etats-Unis un article excessivement intéressant traitant des sources et causes du succès des artistes cinématographiques.

Quelle est la raison particulière qui fait une étoile de cinéma célèbre ? Est-ce l'instinct, la beauté physique ou l'intelligence ?

Billie Burke croit que son succès à l'écran est dû à son naturel.

— Je veux vous poser une embarrassante question, lui dis-je ; pourriez-vous me dire comment vous obtenez vos effets, et par quel pouvoir insoupçonné ?

La charmante artiste eut un joli rire, et me donna cette prompte réponse que rien ne me faisait pressentir :

— En étant naturelle, le naturel est le plus grand pouvoir d'une artiste. Voyez Mary Pickford, son visage est si naturel qu'il révèle toutes les émotions de son âme.

Il me semble, qu'au contraire, Miss Burke est une petite personne très artificielle. N'est-ce pas d'ailleurs cet artificiel qui nous plaît en elle.

Norma Talmadge affirme que pour elle, tout dépend de la pièce, qui est la vraie force qui guide ses actions.

Voici maintenant la très juste réponse de Bert Lytell.

« Le succès au cinéma dépend d'une combinaison de qualités. L'expérience et la technique tiennent aussi une place très importante. L'artiste est un instrument, il doit éprouver et faire vibrer l'émotion dans une juste mesure, mais ne doit jamais se laisser dominer par elle. Telle est ma conception psychologique de l'art muet, et elle ne s'acquiert pas en un jour. »

Maë Murray croit en sa sincérité, ce qui n'est

que très relativement vrai. Sa grande force réside dans son habileté à exploiter sa beauté et son charme.

« Le succès est dû à une parfaite compréhension du public et des rôles, disait la regrettée Olive Thomas. »

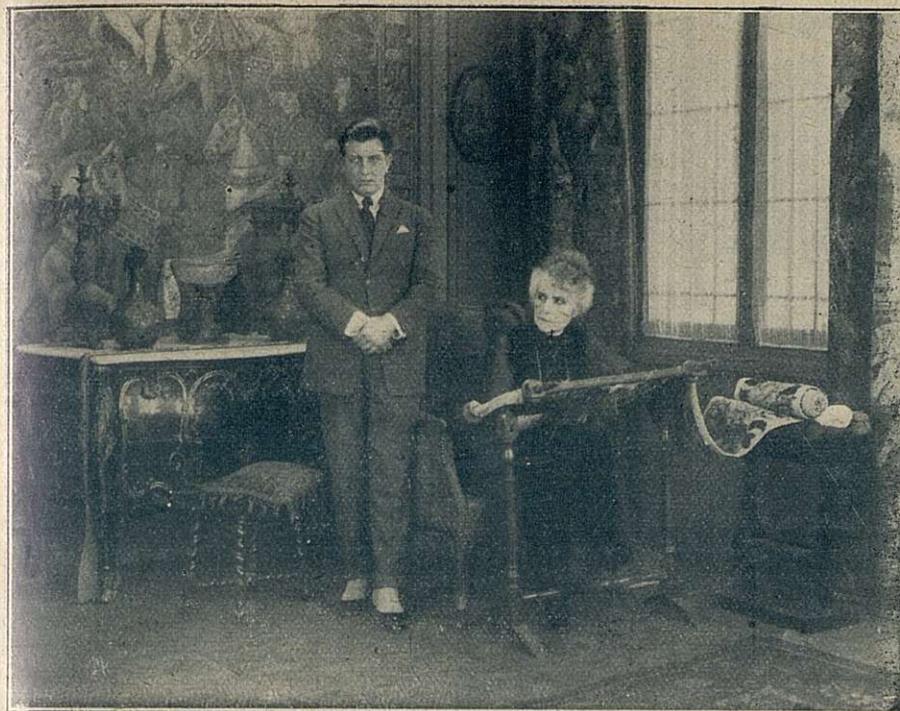
Autant d'avis d'artistes compétents, divers et contradictoires. S. C.

## VOICI DU NOUVEAU

Le personnel du cinéma a désormais son organe : « Le Cri-Cri du Cinéma ». Nous souhaitons la bienvenue à ce nouveau confrère et nous extrayons de son deuxième numéro, l'entrefilet suivant :

« Miss Loïe Fuller, metteur en scène, nous a présenté *Le Lys de la Vie*, dont le scénario est de S. M. la Reine de Roumanie. Au cinéma, où l'on s'étonne peu, cela n'a rien d'extraordinaire. Aussi, n'insisterions-nous pas, si nous ne devions signaler qu'il y a dans ce film une nouveauté technique destinée à un brillant avenir. C'est un rien, mais un gros rien, et il s'agissait d'y penser. Des négatifs ont été intercalés dans le positif et projetés. Et l'effet fut aussi merveilleux qu'inattendu. Voir blanc ce que jusqu'ici nous avons toujours vu noir et réciproquement, voir noir ce que nous étions habitués à voir blanc, n'est pas une petite affaire. Cela ne peut avoir, évidemment, d'intérêt et de charme que pour certaines situations de mise en scène, par exemple, les rêves, les évocations, les allégories qui, jusqu'ici, étaient traités comme les autres parties du film.

Nous espérons beaucoup de cette innovation dont on peut attendre de splendides impressions. Mais, pour cela, elle ne doit être traitée que par des gens de goût et avec le souci constant de ne s'en servir que très rarement. Saura-t-on user sans abuser, là est le secret de demain.



CLICHÉ PATHÉ

M. Mathot et Mme Jeanne Brindeau, dans « L'Empereur des Pauvres ».

# L'Empereur des Pauvres

Vous voulez bien, mes chers amis, me demander de parler à vos lecteurs de mon œuvre la plus récente : *L'Empereur des Pauvres*. On est toujours gêné pour parler de soi, ou d'une œuvre, même et surtout quand ce travail représente plusieurs années de pensées, une longue application de cerveau en rumeur, et de plume à la main sur le même sujet.

J'ai tâché d'enfermer en sept volumes : *Le Pauvre*, *Les Millions*, *Les Flambeaux*, *Les Crassiers*, *L'Ouragan*, *Le Germe*, *Floreal*, sous le titre principal, *L'Empereur des Pauvres*, d'enfermer, avec la couleur de l'époque et le caractère des hommes, l'histoire mouvementée du premier cinquième de ce siècle, de vingt années dont l'influence marquera longtemps sur la vie des peuples, et j'ai mis des idées en action dans une série de romans pittoresques et dramatiques qui, si j'ai pu approcher un peu de la réussite en mon entreprise audacieuse, seront une sorte de Bible de la paix et de la guerre, de la Révolution, fille de

la guerre, et de l'espérance humaine. Déjà bien des témoignages me sont venus d'artistes et de lettrés. Mais, avant même que je fusse au bout de ma course, un homme qui est un dieu puissant dans l'Olympe du Cinéma, M. Fourel, estimant ce sujet : *L'Empereur des Pauvres*, capable, par son universalité, d'intéresser, sur les écrans mondiaux, les pays les plus différents, a formé un consortium, au capital de deux millions, pour traduire en des milliers de belles images, les idées de ces sept volumes et le drame qu'ils racontent. Un très habile imagier, qui a fait ses preuves de grand art, M. René Leprince, s'est chargé de l'adaptation et de la mise en scène de la série de films.

Les deux premiers volumes, *Le Pauvre*, *Les Millions*, se passent sur la Côte d'Azur, formant une aventure complète, et qui se déroule, toute entière, sur la Riviera, jusqu'à son dénouement passionnel, où se déchire et se dévoile un cœur de vierge éprise d'un jeune multimillionnaire dé-

guisé en miséreux. Las de ses débauches, un séducteur, cousu d'or, aux apparences de gueux pitoyable, devient un Amant. Don Juan qui, dans Molière, donne une pièce d'or à un pauvre, par amour de l'humanité, prend, chez moi, la place de ce pauvre; il devient plus qu'un simple misérable, mais, orgueilleusement, *Le Pauvre*. Un noceur fastueux, Marc Anavan, se transforme en apôtre; un coureur de plaisirs, dégoûté des baisers, caresse, do-



CLICHÉ PATHÉ

Mlle Gina Relly, dans le rôle de Silvette.

rénavant, des idées; un libertin d'amour n'est plus qu'un libertin d'esprit, à la révolte effrénée, moins pourtant que celle de Sarrias, le Juste. A la poursuite du rêve, Anavan monte en avion vers les étoiles et cherche Dieu en vain. Tout ça parmi l'enchevêtrement de personnages et de situations typiques, dans une foule mouvante, en pleine humanité.

Mais voici la primeur d'une ballade inédite de M. Ernest Jaubert, le poète dont la tragédie: *Les Perses*, a été représentée à la Comédie-Française, avec la collaboration de M. Silvain, le doyen des sociétaires. (Ce sont les deux triomphateurs du légitime droit de réponse.) Je ne puis, comme je le voudrais, retrancher un éloge, car comment changer quoi que ce soit à un bijou merveilleusement ciselé?

L'EMPEREUR DES PAUVRES

Certes, Félicien Champsaur,  
Par cette œuvre tentaculaire,  
Qui, d'un génie, en sept chants sort,  
Mérite un renom exemplaire;  
Aux artistes, au populaire,  
Sonneur d'espoir, joueur de luth,  
Romancier, prophète, il sait plaire.  
Empereur des Pauvres, salut!

Fou d'idéal sur un Veau d'or,  
Marc Anavan, ton cœur stellaire,  
Exige, aux soirs de Messidor,  
Pour le Travail, gueux séculaire,  
Sa part d'épis foulés sur l'aire;  
Et ton humanité n'exclut  
Point la patrie — O tutélaire  
Empereur des Pauvres, salut!

Champsaur vous tient en plein essor  
Flambeaux! Leur feu qui s'accélère  
Annonce au peuple un meilleur sort.  
La guerre morte, et l'âme claire  
De la France ailant sa galère  
Vers Floréal, l'Eden voulu  
Par tous, comme un juste salaire.  
Empereur des Pauvres, salut!

ENVOI :

Charmeux, que le Mal encolère,  
Anavan, que Silvette élut,  
Christ nouveau d'une nouvelle ère,  
Empereur des Pauvres, salut!

ERNEST JAUBERT.

Quoi qu'il en soit de cette œuvre, en attendant que l'avenir en décide, on la tourne, dans un gentil pays, près de Cannes, à Valbonne, où le Maire, M. Bermond, vice-président du Conseil général des Alpes-Maritimes, fait, ainsi que tous les habitants, le meilleur accueil à l'auteur, au metteur en scène, à la nombreuse et brillante compagnie d'artistes venus de Paris. L'autre jour même, — ô Midi charmant qui exagère, en gardant le sourire, — le Conseil municipal a inscrit cette page sur le registre officiel de ses délibérations: « Le Conseil municipal de Valbonne, heureux de la présence dans sa commune de M. Félicien Champsaur, l'éminent écrivain, le chantre aimé de la Provence; de M. Leprince, le réputé metteur en scène et de ses collaborateurs, les remercie d'avoir choisi Valbonne comme siège de la grande et belle épopée sociale, *L'Empereur des Pauvres*, de M. Félicien Champsaur, et les prie de vouloir bien, en souvenir de leur séjour à Valbonne, apposer leurs signatures au bas de la présente délibération ».

Et j'ai dû signer, comme Leprince, comme Mathot, Marc Anavan, qui fut, déjà, merveilleusement, Monte-Cristo, l'Ami Fritz comme Henry Krauss, qui fut, déjà, de façon admirable, Jean Valjean; comme Mlle Gina Relly, Silvette délicieuse; comme M. Maupain, le père Silve; comme Charles Lamy, du Palais-Royal, le pharmacien Bonnafède; comme M. Dalleu, le maire de Saint-Saturin, Cyprien Cadal, aux moustaches et aux allures du tigre Clemenceau; comme M. Luguët, de la Comédie-Française, notaire. Et le vrai Maire, M. Bermond, qui est aussi un poète, — hélas! il oublia les opérateurs, deux personnages essentiels dont le public ne soupçonne pas l'importance, MM. Ringel et Paul Gaillard, deux maîtres de la prise de vues, — le Maire a apposé sa signature en tête de celles de tous les membres du Conseil municipal. Nous sommes bien dans le Midi, n'est-ce pas, et de pauvres Parisiens, même sur la Riviera, qui se croient spirituels, peuvent nous blâmer. Nous avons le sourire plus qu'eux. On emmerle les merles.

Valbonne, grâce à Mathot, un as du film, à ses camarades, à l'invasion amusante d'artistes amenés, chaque jour de Cannes, par Leprince, jouit du théâtre en plein air. Mlle Gi-



M. Félicien Champsaur et M. René Leprince, adaptateur et metteur en scène.



M. Félicien Champsaur et Gina Relly.

na Relly, Silvette, idéalement blonde, est un mimosa qui marche parmi les amandiers en fleurs, et son joli visage devint le masque émouvant d'une grande tragédienne, dans la scène où elle crie son amour sur la place publique au

scandale de tous, parmi les vociférations:

« A mort, le Pauvre! à mort! »  
Et Mathot est superbe. De ci, de là, Mlle Ambroise, vivante Vénus aux bras merveilleux, promène, à travers les scènes du film, *L'Empereur des Pauvres*, la fraîcheur du printemps.

Moi, fidèle et fervent passionné de la Côte d'Azur, j'ai la chance de voir les personnages sortis de mon imagination, vivre réellement, en art et en beauté, à travers les paysages de la Provence que j'adore. Leprince a installé sur le Forum, la Place-aux-Hommes, mon café des Tournesols et celui des Roses.

L'« Ecclésiaste dit qu'il faut se réjouir dans son œuvre », et je suis ce sacré conseil, au bon soleil. Vanité des vanités, tout n'est que vanité, sauf le Soleil.

FÉLICIEN CHAMPSAUR.



M. Félicien Champsaur et M. Mathot, l'Empereur des Pauvres.

## LE CINÉMATOGRAPHE REMPLACERA LE LIVRE

M. Victor Perrot, président de la Société du Vieux Montmartre et membre de la Commission du Vieux Paris est un enthousiaste du cinéma. L'été dernier, au nom de la 3<sup>e</sup> sous-commission de la Commission du Vieux Paris, il présenta un rapport sur la conservation des films intéressant l'histoire de Paris, qui fit sensation à l'Hôtel de Ville.

M. Victor Perrot est un fervent du cinéma, depuis l'époque déjà lointaine (25 décembre 1895) où eut lieu la première projection publique, à Paris, boulevard des Capucines, dans le sous-sol du Grand Café.

Le musée cinématographique du président du Vieux Montmartre est des plus curieux. Il contient des pièces rarissimes, notamment le programme de cette séance de projection du Grand Café, où quelques privilégiés furent admis à contempler les exploits de l'Arroseur arrosé!

« Je demeure stupéfait, nous déclare M. Victor Perrot, que les pouvoirs publics ne se rendent pas compte du merveilleux instrument de propagande et aussi d'éducation, que constitue le cinéma.

« Combien d'artistes qui se refusaient à aller voir projeter à l'écran les films au ralenti, ont été définitivement conquis et considèrent comme indispensable d'aller désormais au cinéma, comme on se rend dans une bibliothèque, pour se documenter et s'instruire.

« Le cinéma ou, du moins, ce qu'on a l'habitude d'appeler du terme impropre de cinématographe n'est qu'une suite d'images photographiques, une « Écriture », l'ancienne écriture idéographique, la première écriture de l'humanité.

« Pour conserver le souvenir des faits dont il était le témoin, pour exprimer sa pensée, l'Homme a commencé par dessiner les objets mêmes rappelant ces faits ; puis, par figurer ses idées à l'aide d'objets, ayant le plus d'analogie avec l'idée à représenter. La difficulté, faute de moyens suffisants, de rendre les idées surtout abstraites, autrement que par des rébus compliqués (les Hiéroglyphes) a donné naissance, à l'écriture phonétique ou alphabétique actuelle. Et voilà que, grâce à de nouvelles inventions, la photographie et

la cinématographie, nous revenons à quelques milliers d'années en arrière, à la restauration de cette Écriture idéographique.

« Si l'Homme à l'origine, avait eu à sa disposition les moyens cinématographiques, encore bien imparfaits, croyez-vous que l'écriture phonétique, ce procédé de fortune, aurait vu le jour ? N'aurions-nous pas eu quand même de grands poètes, de grands dramaturges, de grands philosophes ?

« Selon moi la question cinématographique, se ramène à ceci : le vieux système idéographique va-t-il supplanter notre système phonographique ? Imprimerons-nous en caractères photographiques, au lieu d'imprimer en caractères phonographiques ? L'image qui vit — forme de notre pensée — va-t-elle remplacer le mot qui est inerte, représentation conventionnelle de l'image ?

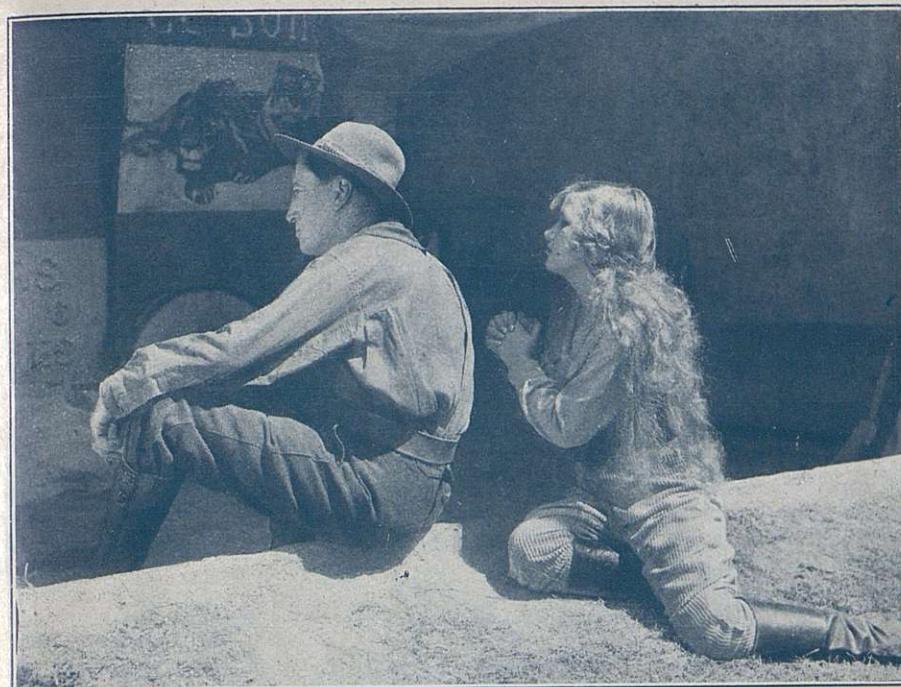
« On lit de moins en moins et l'on ne veut pas se résoudre à voir la crise du livre sous son véritable aspect. Ce n'est pas la crise du papier qui a entraîné la crise du livre. Les Etats-Unis sont victimes eux aussi de la crise du livre et cependant chez eux, le papier n'a jamais fait défaut.

« Pourquoi voulez-vous que j'aie perdu des heures et même des jours à m'assimiler le contenu d'un ouvrage, alors qu'au cinéma, en quelques minutes, je suis mis au courant de la question scientifique la plus compliquée ?

« Car, n'en doutez pas, le cinéma remplacera le livre. Le peuple l'a déjà fort bien compris et nous serons forcés de le suivre. Cette thèse peut paraître révolutionnaire et exagérée, elle est pourtant, l'expression de la vérité. La Pensée se propagera bientôt à travers le monde par le film. Les milieux intellectuels et savants ne semblent pas se rendre compte de l'évolution qui se prépare, que dis-je, qui s'effectue déjà ! Les artistes, les écrivains, s'adapteront... tant pis pour ceux qui ne sauront pas être les artisans du nouvel art. Ils sont appelés à disparaître. »

M. Victor Perrot prononce ces paroles avec une fougue de prophète. Oserons-nous avouer qu'il a presque réussi à nous convaincre ?

PIERRE DESCLAUX.



CLICHÉS PATHÉ

JULIETTE MALHERBE dans "La Hurlie"

## JULIETTE MALHERBE

L'intrépide dompteuse improvisée

Pathé-Consortium vient d'éditer une très belle étude de la vie foraine, *La Hurlie*, dont M. G. Champavert, auteur et metteur en scène, est l'animateur. D'autres vous diront le sincère réalisme avec lequel, cinématographiquement, ont été évoqués à nos yeux les pittoresques tableaux de la vie intime, familière, travailleuse, exhibitionniste, de ces forains dont la vie nomade et l'avenir sans certitude a tenté la plume des plus célèbres littérateurs.

Ce que je veux tout particulièrement retenir dans ce film français dont les mérites sont si nombreux, c'est la crânerie avec laquelle Juliette Malherbe, une jeune fille de 17 ans, presque une enfant !... a tourné les principales scènes avec les fauves et cela sans trucage aucun.

J'ajouterais même qu'en écoutant Juliette Malherbe me raconter les différentes phases de son travail cinématographique, il m'a semblé que cette jeune artiste dont le simple courage ou la naïve témérité, appelez ça comme vous le voudrez, fit l'ad-

miration des professionnels, avait presque la vocation du dressage des fauves.

En tout cas, il faut l'entendre parler avec un attendrissement vraiment touchant de « ses » fauves, et l'on dirait non seulement qu'elle regrette d'être loin d'eux, mais aussi qu'elle les considère comme des amis absents qu'elle rejoindra bientôt.

En attendant que Juliette Malherbe ne retourne dans la cage dont elle semble avoir l'apparente nostalgie, rappelons à nos lecteurs les étapes de la carrière artistique assez conséquente de cette jeune fille qui débuta sur la scène, à l'âge de 3 ans, au Théâtre de Grenelle, dans *La grande Empoisonneuse*.

Chez Réjane, elle créa le rôle de Mytile dans *l'Oiseau bleu*, puis, à l'Odéon, elle fut de la distribution de *Le Redoutable*, *Chatterton* et *Rachel*, où elle interpréta le rôle d'Adélaïde.

A l'âge de 6 ans, déjà coquette et capricieuse !... elle quitta Antoine qui lui avait réservé un rôle dans *L'Honneur japonais*.

Energiquement, elle refusa de se maquiller en japonaise et s'en fut jouer *Roger la Honte* chez Hertz, à la Porte Saint-Martin. Après une longue série de représentations nous retrouvons Juliette Malherbe chez Gémier, dans *Maison de Poupée*, d'Henrik Ibsen. Elle fut aussi de la création de *La Victime*, de Vanderhem et Franc Nohain.

Dans la Revue du Théâtre des Champs-Élysées et dans toutes les matinées enfantines organisées au Théâtre Fémina par Mme Jane Catulle-Mendès et notre regretté confrère, Serge Basset, elle interpréta alternativement des rôles de fillettes ou de jeunes garçons. Pendant la guerre elle fut au programme de toutes les matinées nationales des Beaux-Arts, et, au Gymnase, elle créa *La Commandature* de Fonson. Comme on le voit, sa carrière théâtrale fut bien remplie.

Parlons de sa carrière cinématographe qui est, elle aussi, des plus brillantes.

À 4 ans, Juliette Malherbe jouait un rôle de... détective !... et en ses petites menottes, elle tenait de formidables pistolets de carton dont la vue semait l'épouvante au cœur des nombreux et redoutables brigands.

Elle entre chez Gaumont à 5 ans, et tourne avec plusieurs metteurs en scène : *Les yeux qui meurent* (Vernon), *Guignol* (Mariaud), *Pâques Rouges* (L. Feuillade), *Aubade à Sylvie* (Le Somptier), *Jenny* (Fescourt), où elle devenait folle !...

À la suite d'une dispute avec Bout-de-Zan qui avait peur d'un éléphant avec lequel Juliette Malherbe partageait amicalement son petit pain et sa tablette de chocolat, elle entra chez Pathé pour interpréter, auprès de Mme Robinne, *Le Calvaire d'une Reine* et les *Larmes du Pardon*, de

M. Leprince, l'excellent metteur en scène qu'il ne faut pas confondre avec Rigadin. Nous la retrouvons dans *Le vieux Cabotin*, *Le Noël du Vagabond*, où elle interprète des rôles qui attirent l'attention sur elle, et, au « Film d'Art » nous constatons son

talent naissant qui s'affirme dans *Les Mouettes*, de Mariaud et *Les deux Perles*, de Pallu.

Juliette Malherbe a 11 ans !... et, sur la demande de Bressol, elle retourne chez Pathé pour créer le rôle de Tonio dans *Le grand crime du petit Tonio*. Ce fut un grand succès, et, d'années en années, sous la direction de G. Champavert, elle créa

des rôles de plus en plus importants dans *Un vol*, *La Phalène Bleue*, *L'Œil de Saint-Yves*, *Mea Culpa*, *Le Remous* et *La Hurlé*, où elle s'est classée jeune étoile pou-

vant rivaliser avec les plus talentueuses, les plus audacieuses, les plus intrépides artistes américaines.

Il y a trois ans que Champavert voulait tourner *La Hurlé* dont il avait promis le principal rôle à Juliette Malherbe qui lui disait déjà : « les trucages seront impossibles, Monsieur Champavert, il me faudra tourner dans la cage avec les bêtes, si vous voulez que votre film soit vrai, impressionnant, réussi. »

Et Champavert qui ne pouvait s'empêcher de donner raison à sa jeune interprète, elle n'avait alors que 14 ans !... hésitait, paternellement, à risquer une partie si dangereuse. Le film fut retardé d'année en année.

Enfin l'an dernier, à Mar-

seille, on tourna *La Hurlé*.

Toutes les scènes, extérieurs et intérieurs, furent tournées par les excellents artistes qui participèrent au succès de ce film, j'ai nommé Mme Marthe Lepers, MM. Bouille, Volnys, Bourgoïn, Chevalier, Mounet ;



M<sup>lle</sup> JULIETTE MALHERBE



M. MOUNET

et, non sans appréhension, l'on arriva aux scènes capitales où, pour sauver la recette et calmer la fureur de cette foule qui, sau-

vagement, en veut pour son argent, Juana entra dans la cage du terrible lion Brutus à la place du jeune dompteur dont l'absence est incompréhensible, car il avait bien promis de remplacer son père, le dompteur Daniel, qu'un accident causé par la malveillance a immobilisé sur une chaise longue.

Sans apprentissage, sans leçons, sans entraînement préalable, Juliette Malherbe demanda un matin à M. Laurent, le propriétaire de la ménagerie où se tournait *La Hurlé*, d'être mise en présence des deux hyènes, histoire, disait-elle, de s'habituer.

À la stupéfaction de M. Laurent qui avait pris toutes les plus minutieuses précautions pour éviter un accident, et qui espérait bien qu'au dernier moment, Juliette Malherbe ne franchirait pas le seuil de la cage, notre jeune artiste entra délibérément dans la cage, apostropha les hyènes sur leur mauvaise odeur, leur dit qu'elles étaient sales, qu'elles méritaient une correction, et, pendant un long quart d'heure, elle les fit travailler, les menant très durement à coups de cravache, en veux-tu, en voilà !... les bêtes n'en voulurent plus et tout en hurlant, menaçant, elles se réfugièrent dans un coin de la cage.

Juliette Malherbe était sacrée dompteuse, et la scène avec les hyènes fut filmée telle qu'elle avait été répétée.

— Ce qu'elle vient de faire avec les hyènes, c'est très bien. Avec un lion, dit M. Laurent à M. Champavert, nous aurons un malheur ou tout au moins un acci-

dent. Que Mlle Malherbe essaie seulement de franchir le seuil de la cage de la lionne Coralie.

Et Juliette rendit visite à Coralie.

Avant son entrée en cage, Champavert tendit un verre de Porto à sa courageuse interprète qui avec indignation lui dit : « Croyez-vous que j'ai peur !... Pensez-vous que je vais tourner de l'œil et me trouver mal !... vous allez voir ce que Coralie va prendre pour son rhume si elle n'est pas docile !... »

Et laissant Champavert et Laurent stupéfaits, Juliette s'écria gaiement : « tu y es Batifol ?... »

L'œil au viseur, un peu pâle, mais très calme, M. Batifol, l'opérateur de prise de vues, répondit qu'il était prêt.

Juliette Malherbe entra dans la cage et s'avança délibérément vers Coralie qui, peu accueillante, étira ses pattes, sortit ses griffes, bâilla en faisant voir tous ses crocs.

— Dans la vie, il faut toujours taper le premier, dit à haute voix, Juliette Malherbe, qui accompagna cet axiome d'un coup de fourche dans le flanc de Coralie. La lionne bondit, et elle encaissa une magistrale volée de coups de cravache. Domptée, Coralie fit tout ce que voulut sa jeune dompteuse.

Après cette scène, Laurent voulut engager Juliette Malherbe pour travailler pendant un mois, en public, à Bordeaux. Je crois que Juliette aurait

dit oui, si sa mère ne s'y était formellement opposée et si Champavert ne le lui avait déconseillé.

Pourtant, elle consentit à donner deux représentations en public à Marseille. Mais à une seule condition, c'est qu'il lui



Mlle Juliette Malherbe Juana, la petite dompteuse

serait permis de passer dans l'assistance afin de faire la quête au bénéfice de la petite orpheline de M. Ruette, le regretté opérateur qui fut tué en même temps que Suzanne Grandais, dans le dramatique accident d'automobile dont le souvenir est douloureusement présent à notre mémoire.

L'affluence fut telle que l'on redouta que la baraque ne s'écroulât. Partout ce n'était que grappes humaines avides de voir la jeune artiste cinématographe entrer dans la cage des fauves.

Juliette Malherbe se montra sur les tréteaux en tenant dans ses bras sa préférée, la petite panthère Minie, puis, ensuite, elle fit travailler : le premier soir, les hyènes et la lionne Coralie ; le deuxième soir, les hyènes et le lion Champion.

Ce fut du délire... et, couverte de fleurs, Juliette fit deux quêtes des plus fructueuses.

Le lendemain, toute la presse marseillaise exaltait justement le courage et l'intrépidité de la jeune étoile de l'Art muet.

Mais le film n'était pas terminé !... Il y avait encore la grande scène capitale à tourner.

Malgré le courage et l'assurance de Juliette, le directeur de la ménagerie, M. Laurent, redoutait l'exécution de cette scène, car, d'après le scénario de Champavert, Juana doit s'évanouir et tomber dans la cage. Or, l'on sait que les fauves se sont toujours jetés sur leurs dompteurs, quels qu'ils soient, lorsqu'il leur arrive de tomber accidentellement. M. Champavert prévint M. Batifol de s'apprêter à tourner avec une cache, car, maintenant, la témérité de Juliette leur faisait peur à tous.

On tourna avec Juliette toute seule, elle fit la moue et joua sans grande conviction.

On tourna avec un lion qui de mauvaise grâce et très nonchalamment exécuta ses exercices habituels. Le film fut terminé fin octobre. On développa les négatifs, on monta la bande, et, à la grande joie de Juliette Malherbe, à la confusion de MM. Champavert et Batifol, on constata que le prudent trucage était raté.

Dompteuse et fauve avaient tourné en des rythmes trop différents, et, au moment les plus pathétiques, visiblement ils se tournaient le dos, les coups de cravache de la dompteuse et les coups de patte du lion Pacha tombaient les uns après les autres dans le vide.

Quelque peu embarrassé, M. Champavert dit à Juliette Malherbe qu'il fallait retourner la scène finale.

— Ah ! s'écria Juliette triomphante, je vous l'avais bien dit, vous n'avez pas voulu m'écouter, vous avez voulu faire du chiqué, et voilà le résultat !... Peur !... vous aviez peur que je sois mangée, dévorée, et qu'il ne reste plus rien de la petite Malherbe !... Eh bien, maintenant, c'est moi qui commande et l'on fera comme je veux !...

Et l'on fit comme Juliette Malherbe voulait.

Le soir même, on partit pour Toulouse rejoindre la ménagerie Laurent avec laquelle notre jeune artiste était restée en correspondance, car elle demandait souvent des nouvelles de la jeune panthère Minie qui était très enrhumée, de la lionne Coralie, de Carlitta, la hyène, et de Frise-à-Plat, le serpent-boa.

Arrivée à Toulouse, Juliette Malherbe qui était l'enfant gâtée de la ménagerie Laurent, demanda à choisir son lion. Pacha qui avait tourné tout seul, fut dédaigné pour César qui avait toute la sympathie de notre jeune intrépide. Et, non sans malice, elle lui chantonna sur l'air de la Mascotte :

*Je sens, lorsque je t'aperçois,  
Ma cravach' qui dans dans mes doigts  
Et tu te dis, mon vieux César,  
Cett' petit' gosse a-t-elle du lard ?  
J't'aime mieux qu'Champavert  
J't'aime mieux qu'Batifol*

Pendant quelques jours, Juliette et César s'acclimatèrent l'un à l'autre. C'était un véritable flirt. A travers les barreaux de sa cage, César se laissait caresser la patte et il fermait les yeux lorsqu'elle lui passait la main dans la crinière. De son côté, Juliette lui faisait donner tout le lait qu'il voulait boire, car les lions, les tigres et autres grands carnassiers qu'on dit communément « altérés de sang » adorent le lait, et le préfèrent même à la viande.

Plus le moment de tourner approchait, plus M. Batifol cherchait encore le moyen de truquer adroitement cette scène périlleuse.

M. Champavert ne sachant plus à quel saint se vouer se reprochait d'avoir eu l'idée d'une scène aussi dramatique.

Tout le personnel de la ménagerie était fébrile, anxieux, seule Juliette Malherbe disait à César : « faut pas s'en faire, n'est-ce pas, gros loulou !... Surtout n'regarde pas l'objectif, on dirait t'es un cabot, puis tu ferais peur à Batifol et la pellicule serait capable de se gondoler ».

On tourna sans projecteur, à la lumière du jour, les bâches de la ménagerie ayant été

toutes enlevées. Et Juliette entra avec calme mais résolument dans la grande cage centrale.

La trappe s'ouvrit, et César entra sournoisement, ayant l'apparence d'être de très mauvaise humeur. Il se mit dans un coin lançant en rugissant de violents coups de patte dans le vide, auxquels Juliette Malherbe répondit par quelques coups de cravache bien appliqués. Alors il se redressa, passa et repassa devant elle.

La sueur au front, M. Batifol tournait, tournait toujours, cette scène que vous verrez à l'écran.

Tout à coup, préoccupée par la délimitation du champ qu'elle avait quitté, Juliette quitta une seconde César des yeux. Le fauve se déroba, et passa brusquement derrière elle. Juliette fit heureusement et instinctivement un écart, évita le choc qui l'aurait jeté à terre, et, furieuse, elle administra une magistrale correction à César qui, rugissant de plus en plus, se dressa debout contre les grilles de la cage.

Comme on le voit, la scène devenait de plus en plus dramatique qu'on était arrivé au moment où Juliette devait, d'après le scénario, simuler l'évanouissement de Juana.

M. Laurent avait le doigt sur la gâchette de son revolver et Mme Chamu, sa sœur, ancienne dompteuse de la cour Impériale de Russie, pleurait d'admiration.

Tout le personnel était là, prêt à bondir au secours de la courageuse enfant qui avec un calme étonnant s'écria : « Suis-je bien dans le champ, Batifol !... attention !... Je vais me laisser tomber ». Et comme elle l'avait dit, Juliette Malherbe se laissa tomber au beau milieu de la cage.

Ne se sentant plus tenu par le regard de la jeune fille, César bondit et se jeta près d'elle. Mais avant qu'il ait pu lui faire le moindre mal, M. Laurent pénétra résolument dans la cage, tint le fauve en respect avec un trident et, au milieu des applaudissements de tous ceux qui, haletants, avaient pu voir cette scène unique, notre intrépide jeune fille se releva toute seule pour tomber dans les bras de Mme Chamu. Très émotionnée et, en l'embrassant, la célèbre belluaire lui disait :

— Si tu veux, petite, tu seras demain la première dompteuse du monde !...

La ménagerie était en révolution. Les animaux rugissaient dans toutes les cages, les chiens aboyaient : tout à coup, Juliette Malherbe pâlit d'effroi et poussa un cri strident.

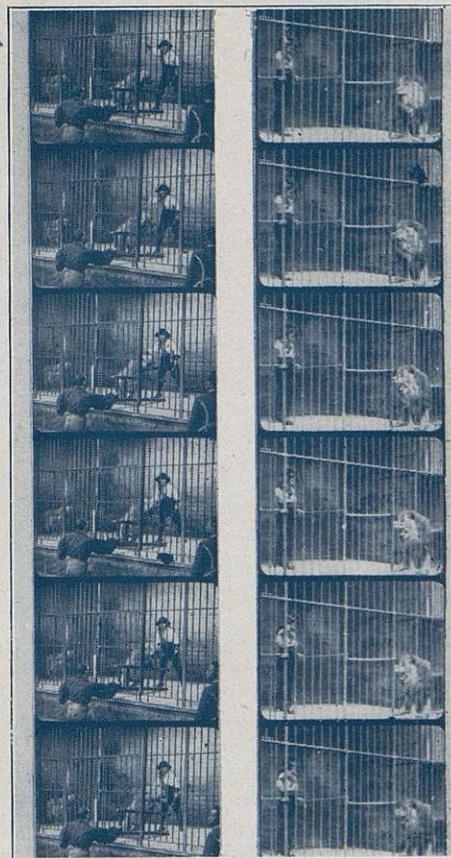
— Qu'as-tu, petite, lui demanda M. Champavert qui pensa que c'était la réaction d'un tel effort de volonté, et qu'elle allait se trouver mal.

— Là !... Là !... Ne voyez-vous pas ! — Quoi, cette petite souris ?... tu veux te moquer de nous !...

— Non ! Ah, la sale bête, ce qu'elle m'a fait peur !...

Quand on voit les minutieux trucages pris dans les studios américains pour tourner des scènes semblables, trucages sur lesquels nous reviendrons, et dont l'emploi nous fut longuement démontré ces temps derniers dans un film documentaire américain, on ne peut qu'admirer le courage et la conscience artistique d'une jeune fille de 17 ans, comme Juliette Malherbe, que vous irez applaudir dans *La Hurle*, de Champavert.

V. GUILLAUME DANVERS.



Deux fragments du film  
"La Hurle"

# MAITRE EVORA

CINÉMATOGRAPHES HARRY

Production Gallo-Film

Adaptation et Mise en scène de M. Gaston ROUDÈS

C'EST Régina Badet, l'exquise artiste, l'inoubliable créatrice de *La Femme et le Pantin*, qui est l'auteur de ce scénario un peu compliqué mais mélodramatique à souhait.

L'action se déroule à Londres, d'abord, où l'on nous présente les personnages, puis à Paris et dans le Midi. La dernière scène se passe à la Cour d'Assises.

Telles sont les quatre phases de ce drame assez bien charpenté, interprété diversement mais dont la photographie est admirable.

Elle est signée Maurice Rischmann, l'un des « as » de la manivelle.

Régina Badet qui interprète Mlle Evora, une avocate de grand talent, a des attitudes superbes et s'accommode admirablement de l'objectif.

Mlle Colliney interprète un rôle de jeune



RÉGINA BADET

Cliché HARRY

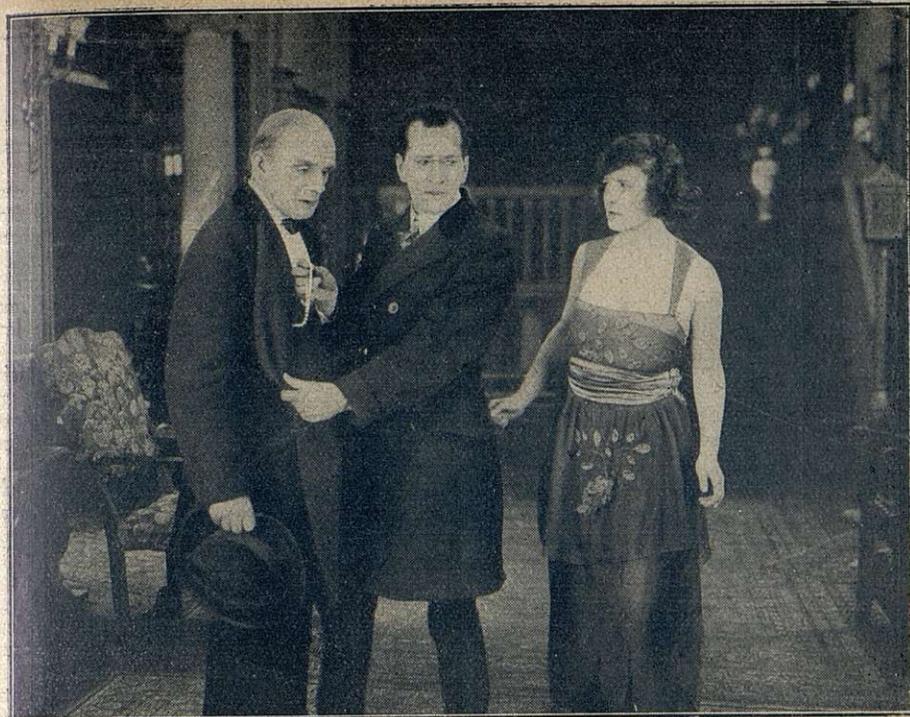
filles qu'elle joue avec son habituel talent.

Mlle Rachel Devirys est une aventurière de grand style qui sait se laisser étrangler avec soumission.

Côté des hommes, M. Schutz semble avoir été sacrifié dans ce long drame : c'est dommage. M. James Douglas est un traître dont la physionomie est bien de circonstance.

M. Constant Rémy sait être sinistre et M. Pierre Pradier est d'une élégance raffinée. En résumé un très beau film français qui fait honneur à la production française.

L. D.



CLICHÉ PATHÉ

— Est-ce bien cela ? interrogea-t-il.

## Dans les griffes du Fauve

— Il va revenir ici, songeait Betty. Il faut que je m'arrange de façon à le faire fouiller devant mon père. On découvrira le sautoir sur lui, il ne pourra pas nier !

Et, sans remords de l'action infâme qu'elle allait commettre, elle se mit à rire à la pensée de la réussite de la petite mise en scène qu'elle avait imaginée.

Jenny, pendant ce temps, avait rattrapé John.

— Vous n'avez pas vu le collier de perles de Mademoiselle ? lui demanda-t-elle, toute essoufflée d'avoir couru.

Il hocha négativement la tête :

— Non, répondit-il.

— Cependant, insista la femme de chambre, Mademoiselle dit que vous êtes la seule personne qui fussiez entrée dans sa chambre.

Il regarda, étonné, son interlocutrice, sans se douter de sa pensée secrète et répartit avec la tranquillité d'une conscience pure :

— Ça se peut ! Mais je ne peux vous répéter que ce que je vous ai dit : je n'ai pas vu le collier !

— Alors, venez avec moi, vous expliquerez tout cela à miss Maud.

— Qu'est-ce que c'est que toute cette histoire ? s'exclama-t-il impatienté. Mademoiselle m'a chargée de lui faire une commission à New-York, je lui parlerai à mon retour.

Il faisait déjà mine de s'éloigner, mais elle le prit par le bras ; on eût dit qu'elle avait particulièrement à cœur d'éclaircir cette troublante question de vol.

— Venez tout de suite, John. Je vous assure que c'est très sérieux !

— Ah ça, s'écria-t-il avec violence, cette fois, vous en avez des façons !... On n'a pas idée de cela ! Pour un peu, vous affirmeriez que c'est moi qui les ai prises, ces perles !

Tandis qu'il discutait ainsi, un homme avait surgi soudain de l'encoignure d'un mur où il se tenait caché depuis un instant et s'était rapproché d'eux, doucement, sans être entendu.

C'était Jim.

Les premiers mots de Jenny confirmaient les signes que lui avaient faits sa complice. Betty avait placé dans la poche droite du valet de chambre le collier qui devait le perdre. Il n'avait plus qu'à intervenir.

Il aborda donc les deux interlocuteurs et s'informa :

— Pourquoi vous disputez-vous ainsi ?

Les autres ne tenaient aucunement à initier un étranger à leurs affaires.

Ils se turent, mais Jim reprit, du ton autoritaire d'un détective, et s'adressant à John, l'air menaçant :

— N'avez-vous pas entendu ce que je vous demande, mon garçon ? Allons, rendez le collier que vous avez volé.

Et, avant que le malheureux eût eu le temps de s'y opposer, il avait d'une main prestee, ouvert son paletot et, y plongeant l'autre, en sortait le bijou qu'il tendit triomphalement à Jenny :

— Est-ce bien cela ? interrogea-t-il.

— Ah, par exemple ! s'exclama celle-ci, déconcertée.

John ne comprenait rien à ce qui se passait. Il regardait successivement la femme de chambre et l'inconnu.

Par quel miracle le collier de miss Morton, auquel il n'avait jamais touché, se retrouvait-il dans sa poche ? Ahuri, stupéfié, écrasé par cette découverte, il ne cherchait même pas à nier.

— Allez, ouste ! dit Jim, pas de rouspétance ou j'appelle des agents pour vous conduire au bloc ! Vous vous arrangerez avec vos maîtres. Ils rentrèrent dans la villa.

Ce fut en vain que le domestique protesta de son innocence et en appela à ses vingt ans de bons et loyaux service. Il avait été pris en flagrant délit et tout ce qu'il pouvait dire était inutile.

— John, lui dit sévèrement M. Morton, obligé de se rendre à la réalité, est-ce donc ainsi que vous avez récompensé la confiance aveugle que j'avais en vous ? Vous m'avez volé, vous imaginant sans doute que l'on croirait que le collier avait été emporté par le cambrioleur en même temps que les bijoux de ma fille ? Il me répugne, ajouta-t-il, de vous faire arrêter, mais vous allez quitter sur l'heure ma maison !

A quoi eut-il servi au malheureux d'essayer de se disculper ? John Thompson était victime d'une fatalité contre laquelle il ne pouvait rien. Prouver sa non-culpabilité par des protestations lui était impossible, devant la preuve indéniable qu'il avait sous les yeux.

Alors, baissant la tête, réprimant avec peine d'amers sanglots, il sortit, sans dire un seul mot :

— Le misérable ! murmura M. Morton, en le regardant disparaître derrière la porte. Je lui aurais confié sans hésiter la clef de mon coffre-fort !

Il se tourna vers Jim, resté discrètement sur le seuil de la pièce, sa casquette entre les doigts :

— Je vous remercie, mon ami, fit-il, vous avez été habile et perspicace. Qu'êtes-vous donc ?...

— Valet de chambre, monsieur, répondit Jim. J'allais me présenter dans une place quand je suis intervenu par hasard. J'ai les plus excellents certificats, et puisque la place se trouve libre chez Monsieur, j'entrerai bien volontiers à son service.

M. Morton interrogea du regard sa fille. Celle-ci approuva. La même pensée leur était venue évidemment à l'esprit. Pourquoi, au lieu de courir les bureaux de placement, ne pas engager, séance tenante, ce brave garçon qui leur avait déjà rendu service ?

## V. — Au Dancing

Ce soir-là, ainsi que l'avait annoncé le « Rat », *L'Éléphant Blanc* faisait une ouverture sensationnelle.

C'était un nouveau dancing, parmi les centaines qui fleurissaient à New-York, et il était admirablement situé dans une petite rue passagère, aux alentours de Wall Street.

Les directeurs de ces sortes d'établissements ne se mettent généralement guère en frais d'imagination et, d'ailleurs, leurs clients ne le leur demandent pas.

*L'Éléphant Blanc* n'avait rien qui pût faire mentir cette constatation, sinon son enseigne qui représentait un énorme pachyderme albinos, dont deux petites lampes électriques rouges formaient les yeux.

À l'intérieur, à part la peinture toute fraîche où rutilaient des arabesques dorées, il n'y avait rien d'extraordinaire non plus.

Le dancing se composait d'une vaste salle, autour de laquelle, entre d'épaisses colonnes, étaient rangées de petites tables où l'on pouvait consommer et prendre ses repas, tout en dansant, ce qui est le critérium pour les amateurs de ce genre de distractions.

On venait s'installer là pour dîner et, entre chaque plat, abandonnant sa chaise, on faisait un tour de fox-trott, d'one-step ou de tango, puis on se rasseyait et on recommençait ainsi indéfiniment.

Il y avait aussi des danseurs professionnels à la disposition du public.

C'était la vie en toupie, et les derviches tourneurs n'avaient pas encore inventé cela !

Mais si *L'Éléphant Blanc* n'avait rien, en lui-même, qui le distinguât particulièrement de ses congénères, son propriétaire avait apporté à son orchestre un soin tout particulier en engageant ce qu'il avait trouvé de plus effarant.

Il y avait un jazz-band de véritables Papous, succédant à une fanfare de Botocudos authentiques qui donnait la réplique à un choral de Fugéiens pur sang.

Une telle variété ethnographique était évidemment destinée à assurer au nouvel établissement chorégraphique un succès sans précédent de curiosité.

Aussi, ce soir-là, le public s'y pressait-il, nombreux, dès l'ouverture des portes, et la salle se trouvait-elle trop petite pour les adorateurs de la Terpsichore argentine qui, au milieu de lampions multicolores, déchaînait ses rythmes débanchés et bruyants.

Comme neuf heures sonnaient, Betty, ayant revêtu sa toilette de soirée la plus élégante, se glissa sans bruit hors de la villa paternelle, avec la complicité discrète de Jim, promu depuis la veille valet de chambre de la maison.

Ainsi qu'elle l'avait dit à son complice, M. Morton passait la soirée à New-York avec des amis et il n'était guère vraisemblable qu'il revint avant minuit.

Elle avait donc devant elle tout le temps pour s'amuser un peu.

Dans une rue voisine, le « Rat » l'attendait en auto.

Elle faillit ne le point reconnaître. Rasé de frais, il était en smoking, une grosse fleur à la boutonnière et un énorme cigare bagué à la bouche.

À dire vrai, il flottait un peu dans ses vêtements achetés d'occasion chez le premier revendeur de la cité, mais cependant, avec un plastron impeccable et les faux diamants qui brillaient à ses manchettes, il avait un air vague de gentleman accompli.

— Ce que vous êtes beau, cher ami ! s'exclama-t-elle avec une joyeuse admiration, tandis que la voiture démarrait.

— C'est à vous que je le dois, patronne ! répondit-il. Blake m'a donné une part de la vente de vos bijoux et je me suis fringué à neuf pour vous faire honneur. Et ce vieux Jim ?... ajouta-t-il d'un ton mi-sérieux, mi-goguenard. Paraît qu'il a réussi à entrer à votre service comme valet de chambre ?

Elle haussa les épaules et, d'un geste agacé : — Oh ! mon brave « Rat », je vous en prie ! Ne causons pas de cela ce soir, hein ?... A demain les affaires sérieuses ! Aujourd'hui, on danse !...

— Vous parlez d'or... acquiesça-t-il. Vive la rigolade, donc ! On tricote des gambettes, je m'inscris pour le premier one-step, baronne !...

— Tout ce que vous voudrez, marquis. On s'entend très bien nous deux pour tanguer...

Un quart d'heure plus tard, ils faisaient leur entrée à *L'Éléphant Blanc*.

Le couple avait belle apparence. La blondeur radieuse de Betty, éclatant de mille reflets d'or sous la lumière multicolore de l'électricité, ne pouvait passer inaperçue, et fit retourner bien des têtes.

— Nous nous asseyons ici ? proposa le « Rat », désignant une table à sa compagne.

Un garçon s'approcha :

— Ces monsieur et dame désirent ?

— Cocktails ! répondit négligemment l'apache.

— Lequel ? Pousse l'amour ?... *Président Harding* ?... *Joséphine* ? Spécialité de la maison ?...

— Celui que vous voudrez !

Un véritable gentleman se désintéresse de ces vagues contingences.

La première partie de la soirée se passa sans encombre. Les matchiches succédaient aux two-steps et les valse hésitations aux tangos.

Les jeunes gens semblaient infatigables et prenaient à peine le temps de se reposer quelques instants au milieu de ces danses ininterrompues. Betty se donnait tout entière à son plaisir favori, et toute rose d'animation, conquiert l'admiration des spectateurs par sa souplesse et sa grâce.

Tout à coup, comme ils venaient de regagner leur place, le « Rat » pâlit et s'agita nerveusement sur sa place.

Il avait justement aperçu, au fond de la salle, le détective Tracy, qui semblait suivre les ébats des couples avec le plus grand intérêt.

Il le connaissait bien, celui-ci lui ayant déjà mis plusieurs fois la main au collet. Il était évident que s'il le rencontrait, le sachant sous la

menace d'un mandat perpétuel, l'autre recommencerait.

— Acré ! chuchota-t-il à Betty. Y a de la rousse. Tracy est là. Je m'esbigne. On se retrouvera à la sortie !

Et, se levant aussitôt et se glissant derrière les tables, Barney gagna prudemment la sortie.

De sa place, cependant, le policier n'avait pas été sans remarquer la jeune femme.

— Tiens, tiens ! se dit-il en lui-même. Je ne me trompe point ! C'est bien la belle Betty ! Et richement nippée, ma foi ! Quel amant généreux a-t-elle tombé encore ? Elle a un petit compte à régler avec la police, si je ne m'abuse. Je vais l'emmener au poste s'expliquer un peu à ce sujet, puisque l'occasion s'en trouve !

Il s'avança vers elle et, tout haut, familièrement :

— Bonjour, Betty ! fit-il.

Sans s'émouvoir, elle le regarda dans les yeux et, d'une voix hautaine, répondit :

— Vous faites erreur, sans doute, monsieur. Ce nom n'est pas le mien et j'ignore ce qui peut vous permettre de m'interpeller ainsi !

Il avait l'habitude de ces protestations indignées. Elles ne l'émurent guère.

— Allons, ma jolie, ricana-t-il, pas tant de chichis ! Suivez-moi bien gentiment. A quoi bon faire du scandale ? Je serais obligé de vous passer les menottes devant tout le monde.

Mais il avait affaire à forte partie. Betty n'était pas femme à se laisser décontenancer pour si peu.

Elle répartit, avec un air irrité cette fois :

— Monsieur, je vous prie de cesser de me parler sur ce ton ! Je suis miss Maud Morton, et mon père est assez connu à New-York pour que vous sachiez à qui vous avez affaire ?

— Par exemple, s'esclaffa le policier peu convaincu, elle est bonne, celle-là !

La scène allait maintenant tourner au tragique. Tracy était certain de ne pas se tromper. Il avait, devant lui la complice d'individus mal famés dont la prise serait bonne.

Déjà il avançait la main pour la mettre sur l'épaule de Betty et l'arrêter.

Celle-ci, tout en s'efforçant de garder son sang-froid, se demandait avec inquiétude ce qui allait arriver.

Si elle était emmenée au poste, n'avait-elle pas à craindre que son subterfuge ne fût découvert et sa fausse identité reconnue ?

Maudite idée qu'elle avait eue d'aller ce soir-là à ce dancing ! Pourquoi le « Rat » et Jim lui avaient-ils laissé commettre cette grave imprudence ? Pour une distraction de quelques heures, c'était la merveilleuse combinaison de Blake par terre, et les millions, qu'elle entrevoyait déjà, perdus !

Mais non, elle tiendrait tête jusqu'au bout au policier. Elle amèterait plutôt, si cela était nécessaire, tout l'établissement. Devant la réprobation générale, Tracy n'oserait pas mettre ses menaces à exécution.

Celui-ci, de son côté, s'entêtait également.

Sûr de son fait, il entendait bien ne point lâcher sa proie.

Ce fut alors qu'un secours inattendu arriva à Betty. Une bande de joyeux danseurs était entrée depuis un instant et, cherchant une table, avait suivi avec intérêt la petite scène qui se déroulait devant eux.

En entendant les protestations véhémentes de la jeune fille, l'un d'eux se détacha et s'avança vers le policier :

— Monsieur, dit-il avec indignation, votre erreur est inqualifiable. Mademoiselle est bien la fille de M. Morton, l'industriel bien connu à Gold Mountain, et je répons d'elle. Mademoiselle, reprit-il en s'inclinant vers Betty, vous me reconnaissez, n'est-ce pas ? Je suis M. Sinclair, un ami de votre père, et nous avons passé une excellente soirée ensemble, au Royal-Hôtel de Palm-Beach.

La complice de Blake ne comprenait rien à cette intervention, qui semblait venir du ciel, sinon qu'elle était sauvée. Elle ne se troubla aucunement et s'empressa de répondre :

— Certainement, monsieur, et je vous remercie vivement d'être venu ainsi à mon secours ! Mais, après un pareil scandale, ajouta-t-elle, je ne puis pas demeurer ici une seconde de plus !...

— En ce cas, voulez-vous me permettre, miss Morton, de vous offrir mon bras et de vous reconduire à votre voiture ?

Devant cette preuve formelle, Tracy ne jugea pas à propos d'insister. Autour de lui, on commençait déjà à murmurer. Il sentait qu'il n'aurait pas le beau rôle.

Alors, tout interloqué, il abandonna Betty et se hâta de disparaître dans la foule, non sans gronder, toutefois, entre ses dents :

— Elle est raide, tout de même !

## VI. — Criminelles Manœuvres

En quittant le dancing au bras de Sinclair, Betty avait prié le galant sauveur de ne jamais parler de cet incident à son père, à l'insu duquel elle affirmait être venue, poussée par une curiosité regrettable, assister à l'inauguration de *L'Éléphant Blanc*.

En Amérique, les jeunes filles jouissent de la plus grande liberté. Elles vont et viennent, sans que personne s'en inquiète. Aussi, Sinclair ne s'étonna-t-il point et promit-il facilement ce qui lui était demandé.

Près de son auto, Betty avait retrouvé le « Rat » qui l'attendait, tapi prudemment dans l'ombre, et tandis que celui-ci la remenait à River-Side, elle lui conta sa mésaventure avec Tracy et la façon inespérée dont elle en était sortie.

— Vrai ! On peut dire que nous l'avons échappé belle !... Que cela nous donne une leçon, hein, miss Betty ?... conclut Barney, très effrayé. Pour ma part, j'en menais pas large quand j'ai vu le type ! Ne recommençons pas ! C'est trop risquer pour peu de chose...

— Vous avez raison, mon petit ! approuva Betty, désormais, je serai sérieuse. J'achète une

conduite et je me gare des voitures. Surtout, recommanda-t-elle, pas un mot de tout cela à Blake, n'est-ce pas ? Il serait trop furieux. Dites-lui simplement que, dès demain, je travaillerai pour lui.

Quand elle arriva à River-Side, M. Morton n'était pas encore rentré. Grâce à Jim qui veillait, elle put regagner tranquillement sa chambre. Personne ne s'était aperçu de son absence.

Le lendemain, en effet, remise de son alerte, la jeune femme commençait ses criminelles manœuvres.

Grâce à l'aide du pseudo-valet de chambre, elle réussit à mettre quelques cuillerées de la drogue redoutable dans les aliments de son père.

Les résultats ne tardèrent pas à se faire sentir. Bientôt, M. Morton se plaignit d'insupportables maux de tête. Il demeurait comme engourdi, toute la journée, dans son fauteuil, ressentant d'inexplicables souffrances.

Et comme il s'inquiétait, Betty s'efforçait de le rassurer avec tendresse :

— Ce ne sera rien, cher père. Ne vous alarmez pas. Vous avez une petite attaque de grippe. Elle court à New-York, vous savez bien. Vous aurez pris froid, l'autre soir, à votre dîner. Restez ici, au chaud, dans votre chambre. Cela passera comme c'est venu.

Elle cherchait ainsi à retarder le plus possible la visite du médecin, dans la crainte que celui-ci ne découvrit la cause exacte de la maladie de l'industriel.

Mais l'état de celui-ci empirait rapidement. Il fallut bien se résigner à faire appeler le praticien.

— Croyez-moi, patronne, dit Jim à sa complice, tout est paré. A la première alerte, nous décanillerons. Mais Blake est trop adroit pour ne pas avoir pris toutes ses précautions. Le poison qu'il nous a donné ne laisse aucune trace. Ayons confiance ! En tout cas, assistez à la consultation et tenez-moi bien au courant de tout ce que dira le docteur. Je le ferai savoir immédiatement au patron, dans le cas où il aurait quelque chose à modifier dans ses instructions.

Une demi-heure plus tard, le médecin mandé sonnait à la villa.

— Hélas ! s'écria Betty, en allant à sa rencontre avec un visage bouleversé, je ne sais pas ce qu'a mon pauvre père depuis quelques jours ! Je crains qu'il ne soit bien souffrant, lui d'ordinaire si robuste et si gai !

Malgré un examen attentif, le docteur Worthing ne parvint point à découvrir que la cause des souffrances de M. Morton était due à l'absorption d'un poison qui ne pardonnait pas.

Il diagnostiqua une crise cardiaque et jugea son état sérieux.

— Il faut, recommanda-t-il, qu'il reste absolument tranquille. Aucune fatigue, n'est-ce pas ? Aucune émotion, et des soins assidus.

Il téléphona lui-même qu'on lui envoyât une garde-malade dont il était sûr, et l'installa au chevet du malade avec de longues recommandations.

— Je reviendrai demain, dit-il en se retirant.

Les criminelles manœuvres de Betty commençaient à faire leur effet.

Les jours de M. Morton étaient comptés...

Pendant que tous ces dramatiques événements se déroulaient à River-Side, Maud et Ralph se reposaient dans la cabane de bûcheron que celui-ci avait découverte.

Le crépuscule tombait.

Elle lui prit la main et la serrant tendrement : — En ce cas, Ralph, je n'ai plus rien à craindre. Je dois vous avouer que je suis harassée de fatigue et hors d'état de reprendre notre marche.

— Vous voyez bien !

Dans un coin de la cabane, il lui arrangea rapidement un lit moelleux de feuilles sèches.

Elle s'y étendit et il s'assit auprès d'elle.

— Maud, dit-il doucement, dormez et repo-



CLICHÉ PATHÉ

— Mademoiselle est bien la fille de M. Morton : je répons d'elle.

Les grands arbres de la forêt s'emplissaient d'ombre.

Les oiseaux se cachaient dans les branches, maintenant. Les mille insectes qui bourdonnaient de tous côtés s'étaient tus. Tout devenait calme et silencieux dans la nature qui s'endormait.

— Il faut que nous passions la nuit ici, déclara Ralph, si inconfortable que ce soit. Je ne sais pas où nous sommes et nous serions incapables de nous diriger dans l'obscurité.

— Ne trouvez-vous pas cela dangereux ? s'inquiéta sa compagne.

— Et pourquoi ?... s'écria-t-il en souriant pour la rassurer. Que voulez-vous qui nous arrive ? Nous ne sommes pas au centre de l'Afrique... Il n'y a ni tigres ni serpents ! Rassurez-vous donc, ma chérie. Sommeillez tranquillement, je veillerai sur vous !

sez-vous bien... Nous rentrerons demain matin à River-Side, je vous le promets...

— Comme mon pauvre père doit être tourmenté ! soupira-t-elle en fermant les yeux.

Blake, cependant, avait réussi à atteindre le rivage et, s'étant remis des contusions qu'il s'était faites sur les rochers pointus du torrent, avait repris sa poursuite des fugitifs.

Après les avoir vainement cherchés à travers la forêt, qu'il connaissait bien, il les avait rejoints, en ayant soin de se dissimuler, lorsque Ralph avait conduit sa compagne dans la cabane du bûcheron.

Alors, une idée infernale était éclosée dans son cerveau, une de ces idées qui ne pouvaient venir qu'à des criminels de son espèce.

— Cette fois, gronda-t-il, ne les voyant point sortir et certain qu'ils passeraient là la nuit, je les tiens... Ils me le paieront !...

Il attendit, tapi dans un fourré, que minuit sonnât. Il pouvait ainsi espérer qu'ils se seraient endormis tous les deux.

Il prit deux énormes poutres qui se trouvaient oubliées ou négligées par les bûcherons, à quelques pas, sur le sol, les dressa sans bruit l'une contre la porte, l'autre contre la fenêtre de la cabane, bloquant ainsi ses hôtes.

Puis, il ramassa des branches sèches, les apporta contre les murs de bois léger et en fit plusieurs tas.

La lune, sortant des nuages, éclairait le démoniaque travail dont il n'était pas difficile de deviner le but.

Blake tira son briquet et, sans hésiter devant un pareil crime, mit le feu aux brindilles.

L'incendie ne tarda point à se développer.

En même temps, les quatre foyers qu'il avait disposés s'embrasèrent, et leur rougeoiement sinistre éclata dans la nuit.

Ralph, tenant toujours la petite main de Maud serrée dans la sienne, s'était assoupi peu à peu ; soudain, la fumée qui envahissait la cabane, menaçant de l'asphyxier, l'éveilla en sursaut.

Il se rendit compte, immédiatement, de ce qui se passait et secouant vivement sa compagne :

— Vite, ma pauvre chérie, s'écria-t-il. Le feu est à la cabane... Fuyons !

Prenant dans ses bras Maud qui ouvrait les yeux, toute effarée, ne comprenant point ce qui arrivait, il s'était élancé vers la porte ; il ne put l'ouvrir. Il se précipita sur la fenêtre. Elle résista à sa poussée.

Alors, il devina l'abominable attentat dont ils étaient victimes.

— Les misérables ! rugit-il. Ce sont eux ! Ils ont retrouvé nos traces, ils veulent nous brûler vifs !

Déjà, en effet, la cabane tout entière était en flammes et le toit embrasé commençait à vaciller prêt à s'effondrer sur eux, les menaçant d'une mort horrible dont rien ne pourrait les sauver..

## ONZIÈME ÉPISODE

# Accusée

## PREMIÈRE PARTIE

### Le Retour imprévu

#### I. — Nouvelles manœuvres

Malgré les soins empressés du médecin qui, inquiet de son malade, revenait plusieurs fois par jour et de la garde-malade, attentive à son chevet, l'état de M. Morton ne s'améliorait guère.

Le poison ne pardonnait pas. Néanmoins, dans l'impossibilité où se trouvait Betty de mener à bout ses criminelles manœuvres, le dénouement si impatientement attendu par Blake ne se produisait pas encore.

C'était, pour le condamné à mort, un répit de quelques heures, de quelques jours peut-être. Dans la chambre de Maud, soigneusement verrouillée, les deux complices s'entretenaient, à voix basse, de la situation :

— Le vieux se cramponne ! grondait Jim avec dépit. Il a donc l'âme chevillée au corps ? Oh ! mais, qu'est-ce qu'il lui faut, alors ?...

— Cependant, répondit Betty, le médecin n'y voit que du feu, avec ses crises cardiaques !... Ce qui lui arrête le cœur, à cet imbécile, c'est la drogue de Blake, pardi ! Il est donc invraisemblable qu'il en réchappe !...

— A moins que le patron ne se gourre !... Mais le patron est très fort... Tout se passera comme il l'a prévu. Seulement, c'est plus long que nous ne l'avions pensé, dans notre humble jugeotte. C'est embêtant que vous ne puissiez continuer à administrer vos petits apéritifs !...

— Sans doute ! Et, comme se parlant à elle-même, elle chuchota :

— Comment m'y prendre, maintenant, avec cette infirmière qui ne quitte pas sa chambre Jim réfléchit un instant, puis :

— Pourquoi, fit-il, ne pas vous y installer également, miss Morton ?... Vous êtes sa fille, nom d'un chien !... Qui oserait vous en empêcher ?... Cette damnée garde-malade vous laissera bien un instant seule avec lui !... Ne pourriez-vous pas, alors, verser quelques gouttes de votre drogue dans le médicament que vous lui présenterez ?

— Vous avez raison, Jim. C'est ainsi qu'il est nécessaire de procéder.

— Quant à moi, reprit-il cyniquement, je vais voir à prendre toutes mes dispositions... Quand l'événement se produira, il importe que

nous soyions les maîtres ici... Personne n'essayera d'élever la voix, je vous le certifie. J'ai maté tous les domestiques... Sachant le crédit dont je jouis auprès de vous, je les fais marcher, et comment !...

Betty se rendit aussitôt dans la chambre de M. Morton.

— Eh bien, nurse, s'enquit-elle doucereusement, notre malade se sent-il mieux ? Êtes-vous plus satisfaite de lui ?

L'autre hochait la tête d'un air qui ne signifiait rien de bon et, cherchant un euphémisme qui n'alarmât pas trop son interlocutrice :

— Etat stationnaire ! murmura-t-elle laconiquement.

Elle réfléchit, le front plissé, hésita d'abord, puis, prenant une décision soudaine, elle entraîna Betty vers la fenêtre, comme si elle craignait d'être entendue du moribond, et poursuivit d'un ton étrange :

— Voyez-vous, mademoiselle, il y a dans tout cela des singularités que je ne comprends pas... Je m'en rapporte au docteur... Évidemment, il est plus compétent que moi... Mais moi, j'ai une grande habitude des malades... !

— Eh bien ? interrogea la jeune femme, qui cherchait à deviner où elle voulait en venir.

L'infirmière jeta autour d'elle un rapide coup d'œil pour s'assurer qu'elles étaient seules toutes deux dans la pièce, auprès du moribond retombé dans son lourd sommeil, et, dans un souffle, elle murmura :

— Je me demande s'il n'y a pas dans le cas de M. Morton autre chose que ce qu'il voit !

— Quoi ?

La nurse eut peur d'avoir trop parlé. Affirmer ce dont elle n'était pas absolument certaine pouvait être grave et engager sa responsabilité.

Elle se rétracta prudemment :

— Je serais incapable de le préciser... Ce n'est qu'une intuition... et très vague, encore... Au bout de quelques instants d'un silence pénible, elle s'enhardit et, regardant fixement la pseudo Maud :

— Miss Morton, interrogea-t-elle, êtes-vous bien sûre de votre entourage ?

Betty se sentit pâlir malgré elle. La garde-malade avait-elle des soupçons ?

Pressentait-elle simplement ce dont personne ne se doutait encore ?

Elle prit vivement les mains de son interlocutrice et, toute anxieuse, balbutia :

— Que voulez-vous dire, nurse ?

— Rien, mademoiselle... J'en parlerai au docteur Worthing, qui va venir d'un moment à l'autre... Surtout, ne vous alarmez pas inutilement, je vous en supplie !... Mais, si cela ne vous contrariait pas, je préférerais que, en attendant, vous vous retirassiez... Notre malade a besoin du repos le plus absolu... Le moindre bruit pourrait l'éveiller... Il était impossible à Betty de ne point accéder à cette demande. Refuser de quitter la pièce, c'était risquer de mécontenter l'infirmière et de faire naître un conflit inutile.

— Vous avez raison, répondit-elle hypocrite-

ment, il faut laisser dormir mon pauvre père... Je descends au petit salon... S'il se produisait quelque chose avant l'arrivée du docteur, faites-moi appeler de suite, n'est-ce pas ?

— Je vous le promets.

— Qu'a-t-elle voulu dire ? songeait la complice de Blake en descendant l'escalier... Que signifient ces paroles énigmatiques ?... Pourquoi cette méfiance soudaine ?... Et envers qui ?... Demeurons donc sur nos gardes... Ah ! reprit-elle avec une rage sourde, il ne manquait plus que cette femme sur notre route !... Elle est trop clairvoyante pour demeurer ici... J'aviserai avec Jim !...

Cinq minutes plus tard, le médecin arrivait. Les manœuvres criminelles de Betty avaient-elles été arrêtées à temps ?

Au grand étonnement de l'infirmière, il trouva, ce matin, son malade beaucoup mieux.

— Allons, dit-il, satisfait, avec la forte constitution de M. Morton, j'ai le plus grand espoir de le tirer de là !...

Que pouvait répondre l'autre ? L'affirmation du docteur venait contredire tous ses soupçons. Elle prit le parti le plus sage. Elle se tut.

Son interlocuteur avait tiré de sa poche une petite boîte de carton.

— Voici, lui dit-il, de la poudre de digitale. Je l'ai préparée moi-même, afin d'être très sûr de la dose. Il y a quatre paquets et chacun contient un gramme. L'effet en est actif, mais l'emploi très délicat. Aussi, je les recommande à toute votre attention. Vous en ferez prendre à notre malade un toutes les quatre heures. Rappelez-vous bien que deux doses consécutives le tueraient infailliblement !

— Vous pouvez compter sur moi, docteur. Vos ordres seront fidèlement suivis.

Certain que M. Morton était en bonnes mains, le médecin descendit au petit salon rassurer sa fille.

Mais, tandis qu'il donnait ses instructions si précises à l'infirmière, ils ne s'étaient aperçus, ni l'un ni l'autre, que la porte de la chambre s'était doucement entrouverte.

Jim, ayant approché une oreille contre les battants, avait entendu les recommandations du médecin, puis avait vu celui-ci poser sur un guéridon la petite boîte dont il parlait.

— Si je ne m'abuse, songea-t-il avec joie, voilà un précieux renseignement !

La chance l'avait, en effet, singulièrement favorisé. Il en savait plus qu'il ne souhaitait. Il avait refermé la porte avec soin. Quand il avait vu le docteur s'éloigner après avoir pris congé de Betty, il s'empressa de la rejoindre.

— Eh bien ? interrogea-t-il.

Elle dit, effondrée :

— Nous jouons de malchance. Il va mieux ! Le docteur affirme qu'il le sauvera !

— Tonnerre ! gronda Jim.

Mais, se reprenant aussitôt, il se mit à sourire :

— Et puis ? ricana-t-il.

— Comment ! et puis ? Vous en avez de bonnes, vous ! Blake va être furieux ! Nous

avons fait, cependant, tout ce que nous pouvions et, continua-t-elle avec rage, ce n'est pas de notre faute si nous échouons au moment où nous espérons bien réussir !

Il frappa familièrement sur l'épaule de son interlocutrice :

— Patronne, s'exclama-t-il ironiquement, vous bilez pas ! Rien n'est amoché ! Et ça va, au contraire, comme sur des roulettes !

— Que voulez-vous dire, Jim ?

Il lui conta ce qu'il venait d'entendre dans la chambre du malade et les sévères prescriptions du docteur.

— Comprenez-vous ? conclut-il.

Et sans lui laisser le temps de répondre, il ajouta, baissant la voix :

— Cette poudre de digitaline... dont il ne doit absorber un paquet que toutes les quatre heures, sous peine de mort ?...

— Alors ?

— Il suffira qu'il en avale deux à la fois ! Son affaire sera claire !

Les deux complices se regardèrent. Ils étaient d'accord. L'énormité de leur crime ne les fit pas même trembler. Ils étaient décidés à tout.

Betty objecta seulement :

— Et la nurse qui veille ?... Vous l'oubliez, Jim ?... Elle ne me laissera pas seule un instant avec M. Morton !...

Il haussa les épaules :

— Vous plaisantez, patronne ! Vous n'avez qu'à la flanquer à la porte en cinq sec et sous le premier prétexte venu. Voyons, vous, la fille de la maison ! Vous n'êtes donc pas la maîtresse ici, tonnerre de nom d'un chien !

Ce diable d'homme avait réponse à tout,

— En effet ! acquiesça-t-elle. C'est une rosse, cette infirmière, et ce ne sont pas les occasions de la renvoyer qui me manquent !

Et, soudain, exprimant tout haut la pensée qui avait surgi tout à coup dans son esprit et la hantait depuis quelque temps :

— Jim, dit-elle, en prenant la main de son complice et la serrant avec une anxiété qu'elle ne parvenait pas à dissimuler, qu'arriverait-il si l'on découvrait la vérité ?

Il éclata d'un rire canaille :

— C'est ça qui vous tarabuste, patronne ? Mais tout est paré ! Blake y a songé, allez ! A la première alerte, nous décanillerons, vous et moi, et il relâche la vraie miss Morton, dont le premier soin sera de rappliquer chez elle, naturellement.

— Et alors ?

— Elle se débrouillera comme elle pourra. Ce n'est pas notre affaire. Nous nous en fichons, pas ? Tant pis pour elle si elle paye les pots cassés.

— Vous en avez de l'astuce, mon vieux Jim ! Je vais donc commencer par liquider cette infirmière de malheur !

Elle quitta son complice, toute rassérénée, remonta d'une traite dans la chambre de l'industriel et s'adressant à la garde-malade :

— Voilà de bonnes nouvelles, nurse, dit-elle, le médecin est très satisfait.

— Dieu merci, mademoiselle, le docteur Worthing affirme que M. Morton est sauvé.

— Quel bonheur ! Je vais m'installer près de lui et ne plus le quitter.

Le visage de son interlocutrice se rembrunit :

— Mademoiselle, si vous m'en croyez, vous me laisserez continuer seule mes soins. Voyez, les résultats sont fort encourageants.

— Et pourquoi, nurse, se cabra Betty, serais-je privée de la consolation de soigner mon père ?

— Parce que j'en ai pris la responsabilité, et que j'espère bien la garder jusqu'au bout !

C'était l'incident qu'attendait la jeune femme.

— C'est possible ! dit-elle d'une voix sèche.

Mais vous semblez oublier qu'il n'y a qu'une personne qui doit commander ici, et que c'est moi ! Je demeurerai, si cela me plaît, au chevet de mon père, vous entendez ?

L'autre la regarda, froissée d'un pareil langage :

— En ce cas, mademoiselle, répondit-elle tranquillement, je n'ai plus rien à faire dans cette maison !

— C'est aussi mon avis, nurse... Je ne vous retiens pas. Depuis quelque temps, d'ailleurs, vous me parlez sur un ton qui ne me convient pas. Vous pouvez vous retirer...

— Je vous obéis immédiatement, mademoiselle. Je vais préparer mes affaires et je prévenirai le docteur de ce qui s'est passé. Il avisera..

Cinq minutes plus tard, l'infirmière avait bouclé sa petite valise, mis sa cape et son voile et quitté la villa, sous les regards de Jim, qui affectait la plus grande contrariété, mais qui était un domestique trop bien stylé pour l'exprimer tout haut.

— Ouf ! murmura-t-il, quand il l'eut vue s'éloigner, la voilà partie cette sacrée pintade ! Bon débarras ! Maintenant, la voie est libre !

Et il esquissa un entrechat joyeux.

M. Morton n'échapperait pas à sa destinée !

## II. — Les surprises de Betty

Tandis que son forfait accompli, Blake s'enfuyait rapidement, certain que ses adversaires allaient périr d'une mort atroce, dans l'incendie allumé par ses mains criminelles, le toit de la cabane s'effondrait, tout en flammes.

Mais Ralph, déjà, avait profité de ce moment précis pour s'élançer, dans un bond désespéré, à travers les planches embrasées des murs, serrant étroitement contre lui Maud, plus morte que vive.

Il alla rouler à quelques mètres plus loin, sur le sol, avec son précieux fardeau.

Ils étaient sauvés !

Une fois de plus, ils avaient miraculeusement échappé à leur misérable ennemi.

— Allons, dit Ralph, aidant sa compagne à se relever, reprenons notre route. Cet infâme individu en aura été encore pour ses frais !

Et, comme il s'inquiétait, tendrement, si elle était remise de ses émotions :

— J'ai eu un peu peur, mon ami, mais ne suis-je pas avec vous ?

A l'aube ils rencontrèrent des bûcherons qui se rendaient à leur travail.

Ceux-ci les réconfortèrent et leur indiquèrent la route qu'ils devaient prendre à travers la forêt pour rejoindre New-York.

Cela explique comment, quelque temps après ces dramatiques événements, un taxi s'arrêtait devant la villa de River-Side, ramenant Ralph et Maud.

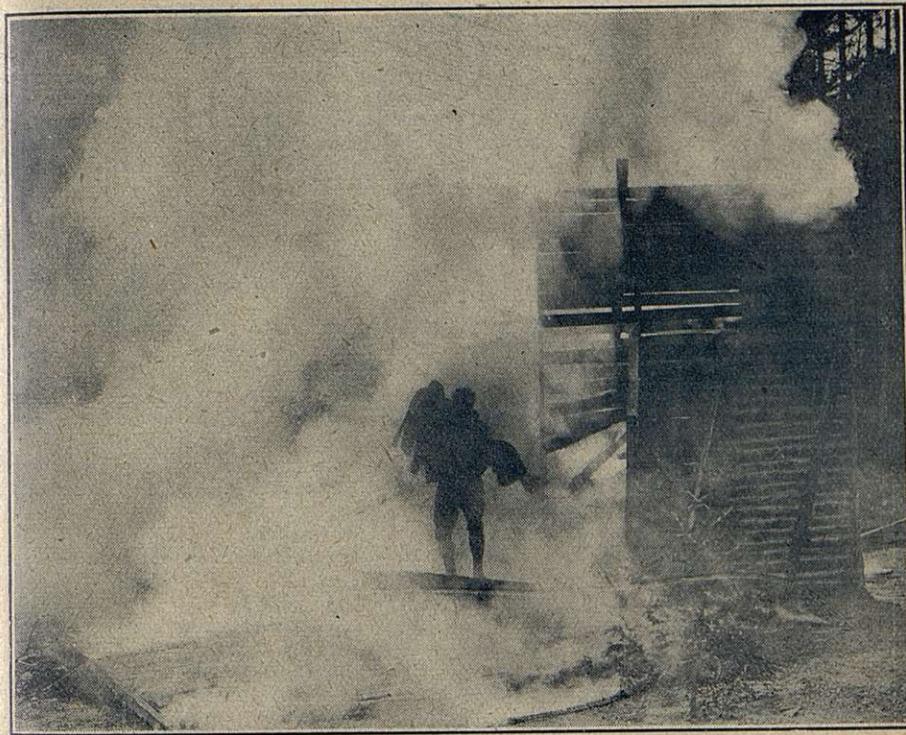
— Ma chérie, dit celui-ci à sa compagne,

Il faillit tomber à la renverse de frayeur en apercevant la jeune fille.

— Ah ! malheur ! s'exclama-t-il, en sentant ses jambes se dérober sous lui. En voilà une blague à la noix de coco ! Miss Morton ici !

Sans perdre de temps à se demander comment elle pouvait se trouver là, il lâcha son plumeau, prit ses jambes à son cou et grimpa, quatre à quatre, à la recherche de Betty.

Celle-ci, lasse déjà de rester dans la chambre



CLICHÉ PATHÉ

Ralph, d'un bond désespéré, s'élança avec son précieux fardeau.

vous vois tout anxieuse de monter rassurer votre père. Quant à moi, continua-t-il, montrant en riant ses vêtements tout brûlés, je ne puis me présenter dans une pareille tenue. Si vous me le permettez, je courrai me changer chez moi et je reviendrai aussitôt après.

— Faites vites, cher ami, je vous attends impatientement.

Elle sauta légèrement à terre, et tandis que, sur l'ordre du jeune homme, le taxi s'éloignait, elle entra dans la villa.

Jim époussetait dans l'antichambre, d'un geste désintéressé. A quoi bon se donner du mal ? Les événements allaient se précipiter. Dans un jour, peut-être, ce serait lui le maître de la place.

Le bruit du timbre, mis en mouvement par la grille s'ouvrant, lui fit regarder machinalement dans le jardin.

de son père, qui s'était endormi, avait regagné la sienne.

En voyant apparaître sur le seuil Jim, le visage bouleversé et les yeux exorbités, elle se leva et s'écria, venant vers lui, secouée d'inquiétude :

— Qu'est-ce qu'il y a ?

Il bredouilla, d'une voix affolée :

— Acré, patronne ! Faites un paquet de vos bijoux, prenez tout l'argent que vous pourrez, et filons !...

Elle le regarda, interloquée.

— Voyons, interrogea-t-elle, expliquez-moi...

— La Morton est revenue ! chuchota-t-il dans un souffle. Quel sale coup ! Nous sommes fichus ! Décanillons en douce, chacun de notre côté et rendez-vous à Brooklyn. C'est là que s'est réfugié le « Rat »...

Maud, cependant, n'ayant rencontré per-

sonne dans l'antichambre, ni dans aucune pièce du rez-de-chaussée, s'était dirigée vers l'appartement de son père, où elle espérait le surprendre.

Sur le palier, elle avait croisé Jenny qui, en l'apercevant, dut se retenir pour ne point pousser un cri d'étonnement.

Un instant plus tôt, la camériste n'avait-elle pas vu sa maîtresse vêtue d'une de ses robes d'intérieur, et ne la revoyait-elle pas, maintenant, toute décoiffée, le visage couvert de boue, habillée de misérables vêtements, coiffée d'une toque défraîchie et le buste enveloppé dans un châle gris tout effrangé ?

Comment avait pu se produire ce changement instantané qui ressortissait aux féeries et dont elle ne comprenait point la raison ?

Maud, tout à son inquiété de se jeter dans les bras de son père, avait, sans le remarquer, ouvert la porte de la chambre de celui-ci.

Et, sur le seuil, elle demeura douloureusement impressionnée en le voyant étendu sur son lit, blême, les traits émaciés et la poitrine oppressée par une respiration difficile.

Aux flacons déposés sur un guéridon, il était facile de deviner que le malheureux homme était malade.

De grosses larmes, qu'elle ne parvenait pas à refouler, inondèrent le visage de sa fille.

— Mon pauvre père, songeait-elle avec angoisse, dans quel état je le retrouve ! Est-ce ma disparition qui est cause de cela ? N'a-t-il pu supporter cette épreuve ? Ces émotions l'ont à moitié tué !... Que faire, mon Dieu, que faire ?

Elle s'approcha de lui, sur la pointe des pieds, posa, toute tremblante, ses lèvres sur son front pâli, de façon à ne pas l'éveiller, puis, de la même façon, sortit et gagna la chambre que Betty venait de quitter, affolée par ce que Jim lui avait appris du retour imprévu de sa sosie.

Tandis qu'elle se dépouillait avec dégoût des vêtements que Blake l'avait forcée à endosser, Jim qui, caché derrière la porte, avait suivi tous ses mouvements, pénétrait chez M. Morton.

— Pour avoir du culot ! apprécia-t-il lui-même, j'ai du culot !

L'âme criminelle du misérable était capable des pires vengeances. Forcé de se sauver, il voulait laisser derrière lui une trace effroyable de son passage. Les millions lui échappaient au moment même où il croyait avoir mis la main dessus ? Mais, du moins, il ne quitterait pas cette maison sans y avoir introduit le deuil et la mort.

— Ça consolera toujours un peu ce pauvre Blake ! grommela-t-il entre ses dents.

Il alla droit au guéridon sur lequel étaient rangés les médicaments. Il saisit la petite boîte de carton que le docteur avait apportée.

Puis, l'ayant ouverte, il y prit deux paquets, versa dans l'un le contenu des deux, le replia soigneusement, après avoir froissé le papier de l'autre et l'avoit jeté dans la corbeille.

Un sourire diabolique éclaira son visage ; il était satisfait de son œuvre abominable.

Alors, lançant un dernier regard vers le lit où M. Morton dormait toujours :

— Tant pis pour toi, vieille pochotée ! ricana-t-il. T'écoperas pour les autres !

Et, sortant sans bruit, il gagna l'escalier de service, s'assura d'un coup d'œil que personne ne l'avait vu, et se sauva à toutes jambes à travers le jardin, certain que Betty ne l'avait pas attendu et s'était empressée déjà de gagner du large.

### III. — La poudre de digitaline

Maud, après avoir fait une rapide toilette et revêtu une robe d'intérieur, était vite retournée auprès de M. Morton.

Celui-ci s'était réveillé.

— Ah ! mon père chéri, s'écria-t-elle en entourant le vieillard de ses bras affectueux, et en posant tendrement ses lèvres sur son front, que s'est-il donc passé ?

L'autre ne comprit pas le sens de cette demande de Maud qui, l'ayant quitté en bonne santé, le retrouvait malade et alité.

Il répondit d'une voix éteinte :

— Mais rien, mon enfant, j'ai dormi...

Un mot de plus, faisant jaillir entre eux une explication, eût tout dévoilé. Mais ce mot, ils ne le prononcèrent ni l'un ni l'autre. Il n'y avait aucune raison pour que M. Morton s'étonnât de la présence à son chevet de sa fille. Quant à celle-ci, voyant l'état de faiblesse et de lassitude du malade, elle ne voulut point le fatiguer à l'interroger et remit ses questions à plus tard.

Mais, du regard, l'industriel avait désigné le guéridon sur lequel étaient les médicaments, et murmura :

— Ma potion !

Maud avança la main vers le flacon qu'il semblait désigner :

— Celle-ci, père ?

M. Morton fit signe que non :

— La petite boîte...

Elle obéit, et prenant le premier paquet qui se trouvait être celui qu'avait criminellement préparé Jim, en versa dans une tasse le contenu. Puis, ayant rempli celle-ci d'eau à moitié, elle l'approcha des lèvres de l'industriel :

— Voici, père.

Il but d'un trait le breuvage mortel.

— Merci, dit-il.

Cet effort l'avait terrassé ; il retomba en arrière sur ses oreillers et, fermant les yeux, s'endormit de nouveau.

Maud le suivait du regard, très attristée et alarmée de l'accablement du vieillard.

— Ah ! soupira-t-elle, pourquoi la malchance a-t-elle voulu que je ne sois pas là quand mon pauvre père est tombé malade ! C'est ce qui a aggravé son état. Comment a-t-il été soigné en mon absence ? Mal, peut-être. Mais, Dieu merci ! je ne le quitterai plus ! Heureusement que je ne suis pas revenue trop tard !

Elle remarqua soudain qu'en entrant dans la chambre, elle avait, dans sa précipitation, laissé la porte entr'ouverte.

Elle se leva et alla la fermer.

Mais elle ne vit point que, du seuil, quelqu'un avait suivi tous ses mouvements, et n'avait eu

que le temps de se retirer pour ne pas être surprise.

C'était Jenny, de plus en plus intriguée par ce qui se passait dans la maison : Maud, maintenant, n'avait-elle point retiré son costume de pauvresse et remis une de ses tea-gown de satin ?

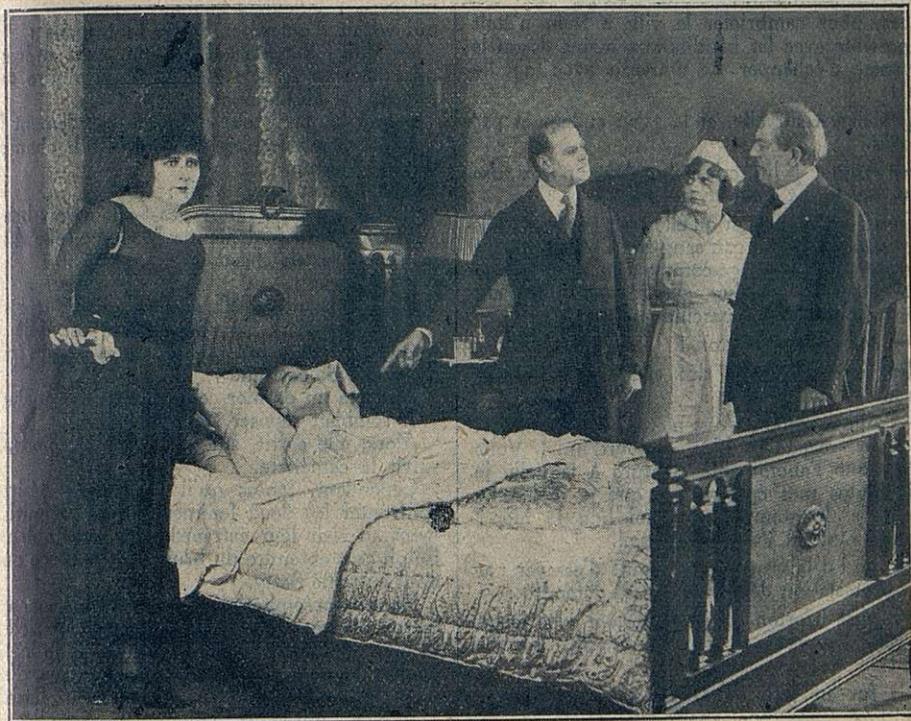
Alors, se demandant curieusement ce que signifiaient ces transformations successives, elle avait épié sa maîtresse et l'avait aperçue donnant

Ralph entrant dans l'antichambre et venait de l'apercevoir.

Il avait, ainsi qu'on l'a vu, quitté Maud pour aller changer de vêtements. Mais, quelques centaines de mètres plus loin, il avait eu un brusque pressentiment et, subitement inquiet, avait arrêté l'auto.

En lui-même, il avait songé :

— Quelle imprudence allais-je commettre ? Je ne serai pas tranquille tant que je n'aurai



CLICHÉ PATHÉ

*Il fronça les sourcils et se tourna vers l'infirmière.*

à son père le contenu d'un petit paquet de la boîte.

Suivant le conseil de Jim, Betty, désespérée de l'écroulement de tous ses rêves, mais n'ayant plus le loisir d'envisager une autre solution qu'une fuite rapide, s'était hâtée de faire main basse sur les bijoux et tout l'argent qu'elle avait trouvé sous sa main pour les enfouir dans son réticule, puis, s'étant enveloppée dans la magnifique zibeline de miss Morton, ultime vestige de sa splendeur, avait descendu l'escalier en courant.

Aucun obstacle ne se dressa devant elle, Maud étant dans la chambre de son père.

Mais, tout à coup, comme elle arrivait à la dernière marche elle poussa un cri et dut se retenir pour ne pas tomber.

pas remis moi-même Maud entre les mains de son père. Quand il saura ce qui nous est arrivé, il excusera facilement mon accoutrement, indigne d'un gentleman.

Et, s'adressant au chauffeur :

— Retournez sur vos pas, ordonna-t-il, et stoppez de nouveau à l'endroit d'où vous venez ! L'autre obéit aussitôt.

Quelques instants plus tard, Ralph sautait rapidement à terre et pénétrait directement dans la villa.

La première personne qu'il rencontra dans l'antichambre fut justement Betty qui cherchait à s'enfuir.

— *By Jove !* s'exclama-t-il, stupéfait.

Cette fois, il ne fut pas dupe de l'extraordinaire ressemblance qui l'avait déjà si souvent

abusé. Il ne douta point qu'il se trouvât en présence non de Maud, mais de son sosie. D'ailleurs, le cri d'effroi qu'elle avait poussé en l'apercevant ne pouvait que le confirmer dans cette attitude.

— Elle, ici ! Voilà, par exemple, qui est trop fort !

Ne pouvant point soupçonner le drame qui se déroulait au premier étage, en ce moment, il était abasourdi de l'audace de cette femme. Que venait-elle faire là ? Profiter sans doute de l'absence de miss Morton, séquestrée par ses complices, pour cambrioler la villa ? Rien n'était impossible avec les bandits aux mains desquels il venait d'échapper de nouveau avec tant de mal !

Il s'élança sur elle, et la saisit rudement par le bras.

— Arrêtez ! lui cria-t-il. Vous n'irez pas plus loin !... Et d'abord, qui êtes-vous ?

Betty eut l'intuition qu'elle était perdue. Mais elle ne perdit point son sang-froid et continuant à jouer son personnage comme il lui avait si bien réussi dans le dancin, elle répondit, feignant d'être étonnée d'une pareille question :

— Mais, miss Morton !

Ralph éclata d'un rire strident et serrant davantage son étreinte :

— Allons donc ! Vous n'êtes que son sosie ! Je vous reconnais bien, aujourd'hui ! Vous n'êtes que l'abominable créature à laquelle je dois toutes mes épreuves et que je recherche depuis si longtemps ! A quoi bon le nier ? Avouez plutôt ! Vous êtes prise...

Et, ne lui laissant pas le temps d'essayer par une protestation désespérée de se défendre :

— Miss Morton est ici ! reprit-il avec force, je vais l'appeler et vous confondre, misérable !

Ce fut en vain que Betty cherchait, en se débattant avec une énergie farouche, à lui échapper.

La poigne de son adversaire était solide.

Il ne la lâchait pas.

— Ah ! gronda-t-il, cette fois, vous ne vous sauvez pas ! Je vais vous livrer à la police ! Il faudra bien que vous vous expliquiez avec elle !

Il avait ouvert la porte d'une petite pièce qui servait de débarras pour le service et l'y entraînant :

— Demeurez là, ordonna-t-il, Je vais faire prévenir miss Morton...

Et il donna un tour de clé.

Puis, soupirant avec une joie profonde, il ajouta :

— Je crois bien, tout de même, que nous allons parvenir à éclaircir cette énigme ! Nous sommes sur la bonne voie, enfin !...

## DEUXIEME PARTIE

## L'Enquête du Coroner

## IV. — Le repaire de Blake

Après avoir vu, par la porte demeurée un instant entr'ouverte, sa maîtresse faire boire à son père le breuvage que ses propres mains avaient préparé, Jenny regagnait le rez-de-chaussée, retournant à l'office, quand, au passage, Ralph, qui venait d'enfermer Betty, l'interpella :

— Vite ! lui cria-t-il de loin, allez prévenir miss Morton qu'elle vienne me rejoindre sans retard, j'ai absolument besoin d'elle.

Jenny fit demi-tour, remonta rapidement les marches et alla frapper doucement à la chambre de M. Morton.

Maud parut sur le seuil :

— Qu'y a-t-il ? interrogea-t-elle à voix basse.

— M. Gordon demande Mademoiselle d'urgence au rez-de-chaussée.

— J'y vais !

Et, en elle-même, elle songeait, avec surprise : — Comment ? Le cher garçon est déjà de retour. Il n'aura pas mis longtemps, en vérité, à changer de costume !

Elle jeta un dernier coup d'œil à son malade.

Il semblait reposer tranquillement.

Alors, elle sortit, sur la pointe des pieds, et suivit la camériste.

Pendant, tandis qu'il l'attendait, désirant confronter les deux femmes et tirer définitivement au clair leur extraordinaire ressemblance, Ralph crut entendre du bruit dans la pièce où il avait entraîné Betty.

Dans sa précipitation, il avait négligé, par une incroyable imprudence, d'examiner la souricière. Il ignorait qu'au fond se trouvait une petite fenêtre donnant derrière la maison, et que, d'ailleurs, les domestiques laissaient toujours fermée.

Il n'eût pas fallu connaître la complice de Blake pour douter un seul instant qu'emprisonnée quelque part, son premier soin serait d'essayer de s'évader.

Elle n'y manqua pas.

Elle lança autour d'elle un rapide regard comme une bête prise au piège, cherchant une issue.

Il n'y en avait qu'une : la fenêtre.

Elle l'ouvrit. Les gonds étaient rouillés. Elle dut faire un effort violent. Ce fut le bruit sourd que perçut Ralph.

Il eut l'intuition de ce qui se passait.

Sa prisonnière prenait la clef des champs.

Il se précipita vers la porte.

Mais quand il l'eut tirée, ce fut pour voir Betty qui enjambait la barre d'appui et sautait dans le jardin, sans avoir garde d'oublier son précieux petit sac.

— La coquine ! rugit-il... Avec elle, j'aurais bien dû m'attendre à cela !

Mais, si rapidement qu'il s'élançât à ses trousses, elle avait de l'avance sur lui.

Cela lui permit de gagner la rue, de rattraper le taxi qui avait, quelques instants plus tôt amené Ralph, et ne s'était pas encore éloigné.

— Chauffeur ! cria-t-elle, rue Brooklyn en quatrième vitesse... et un bon pourboire !

Mais Ralph, qui courait sur ses talons, avait eu le temps, d'un bond désespéré, de s'agripper derrière la voiture, et celle-ci démarra bientôt, amenant à la fois la fugitive et son poursuivant, tandis que Maud, descendue, cherchait son fiancé de tous côtés, l'appelant vainement et se demandant où il avait bien pu passer.

Dans le logement d'une immense cité ouvrière de Brooklyn, au dixième étage, le « Rat », renversé nonchalamment dans un fauteuil, les pieds appuyés sur le balcon, une cigarette à la bouche, songeait.

Plein d'optimisme, bourré de confiance sur les résultats du plan si audacieux de Blake, ignorant encore l'évasion de Maud et tout ce qui s'en était suivi, il s'abandonnait à des rêves béats.

— C'est vingt millions qu'il a pour le moins, le vieux crocodile ! se disait-il. Riches fafiots ! Si notre part est d'un dixième seulement, il y aura de quoi se les caler en douce !

Les ambitions de Barney n'étaient pas, en effet, très élevées.

Acheter une petite maison de campagne, planter ses choux, posséder un cab solide pour faire des randonnées équestres comme il les aimait, au hasard du caprice quotidien, et passer ses soirées dans un bar où les cocktails seraient soignés, à fumer d'interminables cigares et à se livrer à de non moins longues parties de poker, sans souci de la nourriture du lendemain et de la perspective des prisons de Long-Island ou de Dayton, cela suffisait à ses desirs.

— Ça va ! murmurait-il satisfait, ça va ! Betty est une fine mouche. Elle saura y faire ! Jim est dans la place. *All right !* Y a que Blake dont j'sais plus rien. Bah ! reprit-il avec insouciance, avec le patron, rien à craindre ! Pas de nouvelles, bonnes nouvelles !

Il rallumait un bout de mégot qu'il avait laissé éteindre au milieu de ses réflexions, quand la porte s'ouvrit brusquement.

Jim bondit dans la chambre comme un bolide.

— Ah ça ! murmura le « Rat », réveillé en sursaut, qu'y a-t-il donc ?

Un chapelet de jurons s'égreña des lèvres de son interlocuteur :

— Malheur ! gémit-il enfin, en se laissant tomber avec découragement sur sa chaise, cette déveine ! Au moment où la galette du type allait nous tomber entre les pattes...

— Hein ? Quoi ?... s'effara Barney, pâlisant malgré lui. Y a du vilain, à c'te heure ?... Ne fais pas une tête pareille !... T'as donc plus de langue que tu ne sais plus causer ? Non, mais des fois !

D'un geste rageur, Jim se frappa les tempes du poing et répondit :

— Ce qu'y a ? Ah ! tonnerre ! Tonnerre de tonnerre ! On allait se débarrasser du vieux

crampon. Tout marchait sur des roulettes. Crac ! la vraie fille qui se ramène !

— Nom d'une brique ! gronda Barney, stupéfait. Et alors ?

— Alors, dame, qu'est-ce que t'aurais fait, gros malin ? On s'est carapaté en vitesse, tiens !

Le « Rat » sentit les bras lui tomber.

Arraché à ses rêves, il cherchait à reprendre son aplomb. Il assistait, impuissant, à l'écroulement de tout ce qu'il convoitait depuis si longtemps.

— Et Blake ? reprit-il, plus angoissé encore. Où perche-t-il ? Où s'est-il fourré ?

Jim fit un geste désolé :

— Est-ce que je sais, moi !

— Faudrait qu'il soit là ! C'est une rude ca-boche. Et il n'a pas son double pour redonner du cœur au turbin... il saurait, lui, comment la donzelle a pu rappliquer à sa turne. Tout ça, Jim, n'est pas clair ! Je ne suppose pas que la rousse ait mis la main dessus ! Il devait me rejoindre ici ! Mais j'ai beau regarder, je ne vois rien venir... pourvu qu'il ne lui soit pas arrivé quelque avaro, tout de même !

Tout perplexe, il demeura silencieux un instant, puis :

— Et Betty ? interrogea-t-il avec inquiétude.

— Elle va venir d'un instant à l'autre. Je lui ai donné ton adresse. Te bile pas, ma vieille, pour la frangine, je l'ai prévenue à temps de s'esbigner ! C'est égal, soupira-t-il, tremblant encore à ce souvenir, quand j'ai vu la Maud apparaître sans crier gare, j'ai reçu un rude coup dans l'estomac ! j'ai failli en tomber à la renverse ! Vois-tu que les deux bonnes femmes se soient trouvées nez à nez ?

— Cela eût été épatant, répliqua le Rat férocement. Il aurait fallu que l'une ou l'autre ait le dessous ! Tu parles que ça n'aurait pas été Betty !

Il n'avait pas achevé que la porte s'ouvrait de nouveau.

Le taxi s'était arrêté devant l'énorme immeuble de Brooklyn et la voyageuse en était dégringolée rapidement, avait jeté un pourboire au chauffeur et, sans écouter ses remerciements, sans regarder même derrière elle, avait grimpé en courant les dix étages du complice de Blake.

— Vous, patronne ! s'exclama Barney en l'apercevant ! Ah ! cela m'ôte un poids de vous voir ! Vrai, je me faisais de la bile à cause de vous ! J'en menais pas large en vous espérant !

Elle se laissa tomber, haletante, sur le fauteuil dépenaillé que Jim lui approchait, et portant les mains à son cœur, comme pour en arrêter les battements trop violents :

— Ah ! sapristi ! s'écria-t-elle, Quelle alerte, mes bons amis ! J'en suis encore toute chose ! J'ai bien craint, en plus, que cet odieux Gordon ne fût à mes trousses... mais j'ai pu sauter en auto avant qu'il m'eût rejointe ! Il a perdu mes traces ! Que le diable l'emporte !...

## V. — Confrontation

Lorsque Maud, lasse d'avoir cherché Ralph en vain, regagna un peu décontenancée, la chambre de son père, un affreux spectacle l'y attendait.

Pendant son absence, le poison avait opéré avec un effet foudroyant.

Brusquement, M. Morton s'était éveillé de son assoupissement. Une agitation fébrile secouait tous ses membres. Claquant des dents, les yeux exorbités, la poitrine haletante, le cœur battant trop précipitamment, il s'était dressé sur son séant. Des paroles inarticulées sortaient de sa gorge serrée.

Il voulut se lever, appeler, mais ses bras battirent l'air, et il s'écroula comme une masse.

Il était mort.

Surprise du désordre du lit, Maud, en entrant dans la pièce, s'approcha vivement et se pencha sur le cadavre.

Soudain, elle comprit la terrible réalité.

Elle poussa un cri désespéré.

Ses jambes défaillirent sous elle, un tremblement nerveux paralysait toute sa volonté.

Elle demeura effondrée près du corps, la tête perdue, muette de douleur, et poussant, comme une plainte continue, des sanglots entrecoupés.

Tout le personnel de la villa était accouru. Les domestiques s'empressèrent auprès de M. Morton, tandis que Jenny prodiguait ses soins à sa maîtresse, à demi-évanouie, et s'efforçait de la faire revenir à elle.

— Où est M. Gordon ? interrogea la jeune fille, tout en respirant les sels que lui présentait sa femme de chambre.

— Je l'ignore, mademoiselle. Il m'avait demandé de prier Mademoiselle de descendre sans retard le rejoindre. C'est extraordinaire qu'il ait tout à coup disparu ainsi !

— Quel malheur qu'il ne soit pas là, gémit Maud, dans un pareil moment j'aurais eu tant besoin de lui !

Mais, retrouvant un peu d'énergie, elle commanda, à travers ses larmes :

— Jenny ! tout de suite, téléphonez au docteur Worthing. Qu'il accoure sans perdre un instant !

Elle se jeta sur le corps inanimé de M. Morton :

— Mon père ! sanglotait-elle désespérément. Mon pauvre père !

Elle ne songeait à accuser personne. Elle ignorait le drame dont le dernier acte achevait de se jouer devant elle.

Mais elle souffrait atrocement de n'avoir pu, dès le commencement, donner à son cher malade les soins que nécessitait son état. N'était-elle pas, ainsi, un peu la cause de sa mort ? Et elle maudissait les misérables qui, en la séquestrant, l'avaient tenue à l'écart du chevet du mourant.

L'arrivée du docteur interrompit ses amères réflexions.

Celui-ci ne put que constater le décès de son client.

— C'est étrange ! murmura-t-il à mi-voix, se parlant à lui-même. M. Morton allait cepen-

dant mieux ! J'avais la quasi-certitude de le sauver. Ce qui est survenu là est vraiment inexplicable...

Chercher à questionner Maud était inutile. Elle était abîmée dans sa douleur et étreignait farouchement le cadavre.

Il fallut l'en arracher et l'emporter dans sa chambre, sous la garde de Jenny.

Le médecin avait, avant de venir, télégraphié à l'infirmière de se rendre aussitôt à la villa, car elle seule pouvait lui donner les renseignements nécessaires.

Il l'interrogea, voulant éclaircir la cause de la mort de M. Morton, qui ne lui semblait pas naturelle :

— Nurse, vous avez bien suivi mes prescriptions, avec exactitude ?...

— Scrupuleusement, docteur ?

Tout en lui posant cette question, le médecin avait pris sur le guéridon, la petite boîte en carton, objet de toutes ses recommandations.

Mais, en l'ouvrant, il constata avec stupeur qu'il n'y restait plus qu'un paquet.

Il fronça les sourcils et, se tournant vers la garde, lui dit d'un ton sévère :

— Je vous avais ordonné de ne faire prendre à votre patient qu'une dose toutes les quatre heures ! Il n'y en a pas huit que je suis parti. Il devrait donc en rester trois.

— Docteur, je vous certifie que je vous ai obéi à la lettre.

— Cependant...

Mais l'autre répartit froidement :

— N'oubliez pas, docteur, que je ne suis pas demeurée tout le temps auprès du malade. Peu après votre départ, miss Morton m'a remerciée, et j'ai dû me retirer...

— Et sous quel motif ?

L'infirmière, qui avait sur le cœur son départ précipité, et le congé si cavalier de Betty, dit aigrement :

— Elle me cherchait querelle à propos de tout... Il était évident qu'elle voulait se débarrasser de moi. Je parle sans rancune... Pourtant, je puis avouer que sa façon d'agir vis-à-vis de moi m'a surprise...

— Oh ! protesta le médecin, voilà qui me semble extraordinaire. Miss Morton est si bonne ! Je la soigne depuis son enfance... c'est la douleur même ! Elle est incapable d'avoir nourri d'aussi sombres desseins à votre encontre, sans raisons sérieuses !

Le silence de la nurse répondit pour elle.

Le docteur Worthing, convaincu maintenant que le décès prématuré de M. Morton était dû à l'absorption consécutive des trois paquets, passa soucieusement ses doigts dans ses cheveux, se demandant ce qu'il convenait qu'il fit.

Le malheureux industriel était mort empoisonné par une main criminelle.

Mais laquelle ?

Tout à coup, il se baissa, fouilla rapidement dans la corbeille. Il avait aperçu les trois papiers froissés, qui avaient contenu les doses de digitale.

Désormais, il ne pouvait plus douter ; il avait la preuve irréfutable du crime.

Il n'écoula que son devoir.

Il alla au téléphone et mit la police au courant du décès suspect de M. Morton, en réclamant une enquête.

— Demeurez ici, dit-il à la garde, j'ai besoin de vous.

— Docteur, s'exclama celle-ci alarmée, vous me soupçonnez ?

— Le docteur Worthing me connaît, ajouta-t-elle, c'est ma meilleure référence. Depuis cinq ans que je travaille avec lui, il n'a eu aucun reproche professionnel à m'adresser !

— C'est exact, affirma celui-ci. Jamais ma confiance en cette nurse n'a été trompée !

L'innocence de cette dernière, dans ces conditions, était éclatante. Aucun acte répréhensible, aucune imprudence même, ne pouvait lui être imputé.



CLICHÉ PATRÉ

*Sa gorge contractée ne laissa passer aucun son.*

Il secoua la tête :

— Aucunement, nurse. Mais pour mettre de la lumière dans cette étrange affaire, votre témoignage nous sera indispensable...

Une demi-heure plus tard, le coroner arrivait à la villa accompagné de deux agents de la police secrète.

En Amérique, c'est ce magistrat qui est chargé d'enquêter, immédiatement, au sujet des décès qui ne paraissent pas naturels.

Il s'installa dans un des salons du rez-de-chaussée et, après avoir écouté le docteur, commença son interrogatoire.

L'infirmière comparut la première. Elle n'eut aucune peine à se disculper.

Elle avait administré à son malade le premier paquet, puis, à la suite d'une discussion avec miss Morton, elle avait été contrainte d'abandonner sa garde.

Continuant donc son enquête, le coroner manda la femme de chambre.

Prisée de dire ce qu'elle savait, Jenny fut plus énigmatique.

Elle affirma que, passant, par hasard, devant la porte entr'ouverte de la chambre de M. Morton, elle avait vu sa maîtresse prendre sur le guéridon la petite boîte de carton, et lui faire absorber le contenu d'un paquet.

L'accusation était grave.

Au courant des prescriptions sévères du docteur, Maud, en les transgressant volontairement avait commis un empoisonnement.

Si effroyable que fût cette révélation, si inattendue aussi, elle éclairait cependant la situation d'un jour nouveau, en mettant brusquement au jour la véritable coupable.

Le coroner se tourna vers un agent :

— Allez me chercher miss Morton ! ordonna-

t-il. Une pareille légèreté est impardonnable, ajouta-t-il en s'adressant au docteur, muet d'étonnement à tout ce qu'il entendait. N'est-ce pas incroyable ? Voyons, insista-t-il, vous êtes bien sûr qu'elle n'ignorait pas que plusieurs doses consécutives de digitaline tueraient infailliblement son père ?

La conscience du médecin lui dicta sa réponse : il se rappelait nettement en avoir averti la jeune fille :

— Je le lui ai dit ! certifia-t-il.

Aux premiers mots de l'interrogatoire du coroner, Maud manifesta le plus vive surprise.

La tête cachée dans ses mains, la gorge secouée de violents sanglots et soutenue par Jenny, elle expliqua d'une voix entrecoupée :

— Jusqu'à ce matin, j'ignorais même, monsieur, que mon père fût malade ! Ce n'est qu'à mon retour de la ville que je l'ai trouvé dans cet état !

Le docteur et le magistrat se regardèrent. La même pensée leur était venue. Que signifiait ce système de défense ?

Il était impossible de supposer un instant que la pauvre enfant songeât à se défendre aussi maladroitement du soupçon qui pesait sur elle ; fallait-il voir alors que toutes les épreuves par lesquelles elle venait de passer avaient dérangé ses facultés intellectuelles ?

— Cependant, s'exclama le coroner, il résulte de témoignages formels que c'est vous qui, de votre propre main, avez administré le médicament au malade.

— En effet. Quand je suis rentrée dans sa chambre, il me l'a demandé. Pourquoi le lui aurais-je refusé ?

— Le docteur vous l'avait formellement défendu !

— A moi !

Son interlocuteur l'enveloppa d'un regard sévère ; sa patience était à bout.

— Miss Morton, ne continuez pas cette sorte de dénégation. Il y a des faits certains. Vous connaissez le danger qu'il y avait dans l'absorption coup sur coup de cette poudre. Au lieu d'un paquet toutes les quatre heures, comme cela était recommandé, vous en avez fait de telle sorte que M. Morton en a pris trois dans ce laps de temps.

Et comme elle ne pouvait s'empêcher de manifester une profonde stupeur en écoutant ces paroles :

— On vous a vue ! reprit-il avec énergie. Pour accomplir cet acte, il fallait que vous fussiez seule. Or, vous avez eu soin de susciter, à propos, une querelle à la nurse et vous l'avez congédiée !

— Moi ?

Avec effroi, Maud comprenait maintenant l'accusation qui pesait sur elle ; le magistrat n'allait-il pas l'inculper d'avoir volontairement empoisonné son père ?

Elle se raidit contre cette abominable réalité. — Mais, protesta-t-elle avec véhémence, c'est impossible ! Je n'étais pas ici, monsieur ! Je me trouvais loin de New-York quand le docteur Worthing est venu, avec mon fiancé, Ralph Gordon. Il vous racontera lui-même dans quelle périlleuse situation nous étions, quels dangers nous avons courus !

Cet alibi, si formellement invoqué en dépit de tous les témoignages impressionnait malgré lui le coroner qui ne pouvait croire cette charmante et douce jeune fille coupable d'un crime odieux, dont le mobile ne lui apparaissait pas.

— Nous allons entendre M. Gordon, déclara-t-il... Qu'on le fasse entrer !

Mais ce fut Jenny qui intervint :

— M. Gordon a disparu. Il était venu ici et il m'a donné l'ordre de chercher Mademoiselle. Quand nous sommes descendues, il n'était déjà plus là !

Le coroner regarda le docteur d'un air grave cette fois, et s'écria :

— C'est que M. Morton venait de mourir, parbleu ! Sa présence était désormais inutile dans cette maison, et ne pouvait que le compromettre. Miss Morton, reprit-il sévèrement, se tournant vers les détectives qui se tenaient immobiles et leur faisant signe, je vous garde à la disposition de la justice !

C'en était trop !

Il était au-dessus des forces de l'infortunée de s'entendre accuser ainsi. Qu'avait-elle à répondre aux faits précis dont on l'accablait ? Elle était victime d'une intrigue dont les fils avaient été noués autour d'elle assez habilement et assez solidement pour qu'il lui fût impossible d'en sortir.

Toutes ses protestations seraient inutiles. Elle le sentait bien.

Le siège du magistrat était fait. Il la croyait coupable de ce crime abominable.

Il lui semblait qu'elle s'effondrait, tout à coup, dans un abîme profond et obscur où l'envelopperait une nuit insondable.

Elle voulut crier encore son innocence, et son amour pour son père.

Elle ne le put. Sa gorge contractée ne laissa passer aucun son.

Alors, à bout d'énergie, torturée de souffrance, pauvre petite loque ballottée par les événements, elle s'évanouit dans les bras de Jenny...

# Cinéma magazine Actualités

Quelques affiches pour les films projetés actuellement



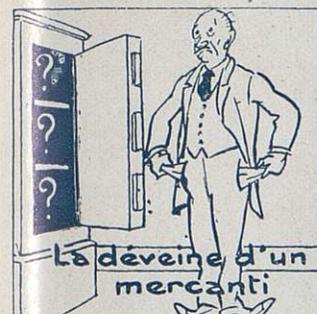
Oui, tout se paie, même les dommages de guerre, les réparations. Nos deux Absalons de Londres : Lloyd George et Briand n'en démordent pas !



D'autant plus que nous avons à notre disposition des mesures de coercition... Nous sommes au Rhin. Et pour l'Allemagne, c'est bien la zone dangereuse !



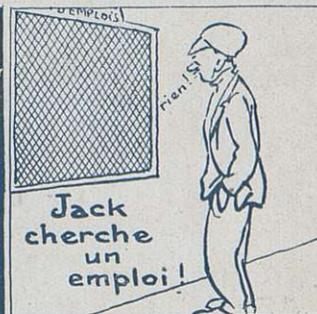
Guy de Maupassant, l'auteur de l'Ordonnance, pouvait-il prévoir la nécessité de maintenir nos gros effectifs en 1921. Il a fait tuer un soldat par le colonel de Limousin. Ça, c'est du défaitisme !...



N'insistons pas... C'est une fausse joie ! Cela ne se voit qu'au cinéma. Dans la réalité, la veine des mercantis persiste



Nous connaissons les demi-solde, les demi-vierges, les demi-mondaines, etc... Grâce au joyeux Cami, nous avons maintenant le demi-mousquetaire !



Il est certain que ce film vient à point au moment de la crise du chômage. Si Jack peut donner des tuyaux à ses camarades !...



Il s'agit certainement du jeune Himmel, arrêté au Havre, le fondateur de la « Franco-American-Ciné » au capital de 100 millions de dollars ! Il arrivera, sans aucun doute, jusqu'à... la Santé !



Nous connaissons déjà ce droit. Espérons que le film aura au moins l'avantage d'attirer l'attention des magistrats sur les intéressants citoyens qui usent du droit de zigouiller autrui !

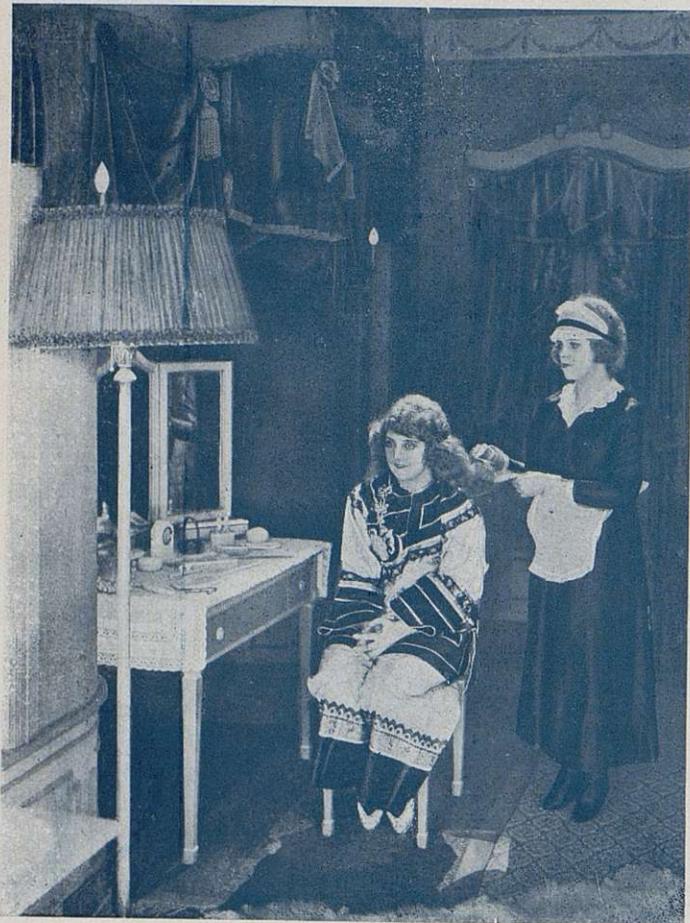


Ici, une erreur s'est glissée, car il s'agit simplement du Fauve de la Sierra, et il n'y a pas de Doute possible, il aura un grand succès !

## Les Films que l'on pourra voir...

**JACK, POLICEMAN D'OCCASION** (1.500 mètres). — Ce film est tout autant un vaudeville, une bluette qu'un scénario d'aventures. Les trois genres y sont amalgamés avec une habileté extrême, et le principal interprète, le boute-en-train de cette histoire héroï-comique, est William Russell, jeune premier sympathique, exubérant, sportif ; en un mot le jeune premier idéal pour le cinéma où l'art du geste remplace celui de la diction.

Voici ce dont il s'agit : le Maire d'une petite ville assez turbulente vient de conduire, à son dernier asile, le chef de police, c'est la quinzième victime du devoir en un mois !... Il part à New-York pour engager comme shériff, le premier venu qu'il trou-



"Jack, Policeman d'occasion".

CLICHÉ HARRY

vera disposé et capable de mettre à la raison les chenapans qui infestent la région, et il trouve Jack qui s'était déguisé en Policeman pour faire la cour à la jolie Berenice... disons de suite que Jack épousera sa dulcinée après avoir accompli les exploits les plus brillants.

La mise en scène a été réalisée avec talent et les moindres rôles sont bien tenus.

**LE SPHINX** (1.200 mètres). — Beau drame passionnel, très mélodramatique, remarquablement mis en scène et fort bien joué par de bons artistes italiens dont Mme Francesca Bertini est la principale et très belle interprète.

C'est l'histoire de Mme Blanche de Prelles dont la vie privée n'est pas exempte de critique et qui s'empoisonne de désespoir lorsqu'elle se voit démasquée par sa cousine dont elle aimait le mari à la folie.

Ce film italien est très bien photographié, et nombreux sont les tableaux qui, réelles œuvres d'art, vous paraîtront des plus agréables à contempler.

**LA REVANCHE D'UN TIMIDE** (1.200 mètres). — Cette comédie dramatique est jouée avec naturel par le bon comédien Charles Ray qui semble s'être fait la spécialité de ces rôles de mouton subitement enragé. Doit-il prendre la parole en public, il bafouille lamentablement. Mais s'il s'agit de défendre courageusement et à poings

## ... à partir de cette semaine

fermés une cause qui lui a été confiée, Toby est un peu là.

Comme toute comédie américaine qui se respecte, ce bon film se termine par l'heureuse union de Toby avec celle dont il n'osait demander la main.

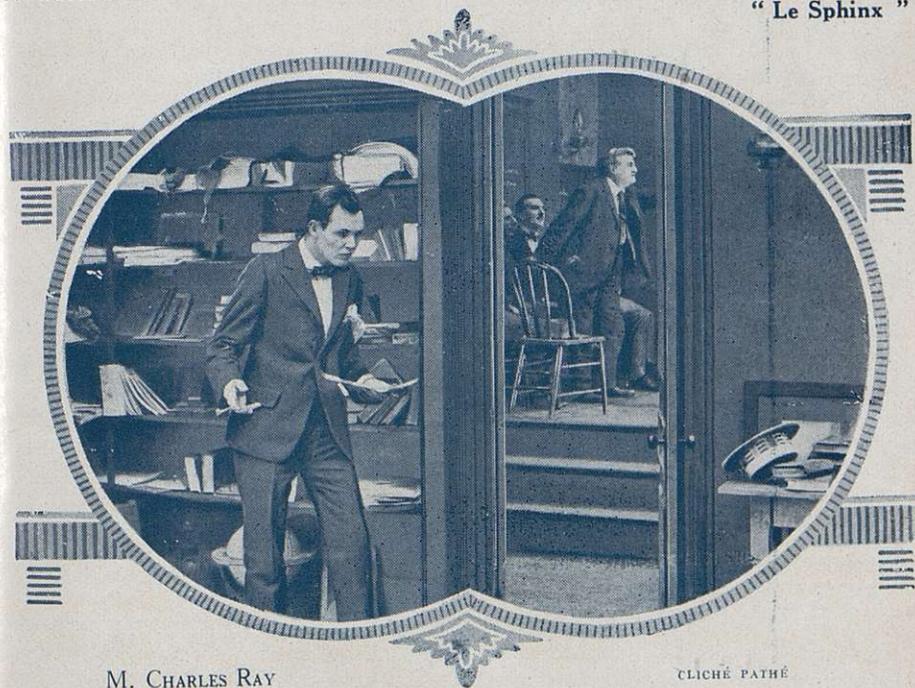
Ce film dont de nombreux détails sont des plus charmants plaira certainement.

La mise en scène et la photo sont irréprochables. En un mot, c'est un film qui mérite un légitime succès.

NYCTALOPE.



FRANCESCA BERTINI dans "Le Sphinx"



M. CHARLES RAY dans "La Revanche d'un timide"

CLICHÉ PATHÉ

Ce que les Directeurs ont vu  
Ce que le Public verra

## GAUMONT

**LA VOIE DU PARDON** (*Vera Film*, 1.311 mètres). — Drame biblique, très bien mis en scène. Rien d'autre à dire, sinon que j'ai eu le plaisir de faire connaissance avec Ponce-Pilate, un fort bel homme en vérité, que j'ai observé pendant plus d'une heure dans l'espoir de le voir enfin se laver les mains. Il ne l'a point fait... Encore une légende qui s'en va !

(En public, le 25 mars.)

**LA PETITE VIVANDIÈRE** (*Paramount Pictures*, 1.400 mètres).

Dans l'histoire simplette qui s'appelle *La Petite Vivandière*, il y a des choses qu'un scénariste ne peut évidemment pas noter, des gestes, des attitudes, des gamineries, des espiègleries qui dérideraient les plus moroses. Toutes ces petites choses aimables, c'est évidemment Mary Pickford qui les a trouvées, imaginées, n'obéissant pour cela qu'à sa nature d'une extraordinaire jeunesse. Ici, encore, elle joue deux personnages, une gamine misérable — une pouilleuse — puis une jeune fille. Les deux rôles si différents, elle les a composés avec un talent indénié et ce m'est un plaisir de le proclamer ici : Mary Pickford est bien la meilleure artiste que je connaisse. Tout le monde voudra l'applaudir dans *La Petite Vivandière* et personne ne le regrettera.

Il faut dire que l'interprète principale de cette comédie d'aventures, Mary Pickford, cette femme-enfant est toute la joie du film et... du public. On ne peut imaginer quelque chose de plus sautillant, en effet, de plus séduisant, de plus captivant, de plus gracieux et de plus attendrissant à la fois que ce petit bout de femme qui joue avec une facilité stupéfiante et qui parvient à vous charmer par ses attitudes les plus cocasses.

(En public, le 25 mars.)

## PATHÉ

**BLANCHETTE** (*Adaptation cinématographique de la pièce de Brieux, mise en scène de René Hervil, films André Legrand, adaptation musicale de Raoul Chabot*).

Il est étonnant que la célèbre pièce de M. Brieux ait mis si longtemps à paraître sur l'écran, alors que tant d'autres œuvres bien moins cinématographiques nous ont été présentées, qui ne méritaient pas cet honneur ou ne se prêtaient guère à cette adaptation. *Blanchette*, drame à thèse, mais très vivant, était un thème tout indiqué, pour un metteur en scène habile. L'inattendu c'est que, l'idée d'en faire un scénario de cinéma en soit venue à M. André Le-

grand qui jusqu'ici ne nous avait présenté que des films s'inspirant d'un peu trop de poésie. Je commencera donc par féliciter René Hervil, metteur en scène de tout premier ordre, ayant su faire de *Blanchette* une chose vivante et véritablement admirable.

Pour ce faire, il fallait, bien entendu, s'entourer de collaborateurs expérimentés et dévoués. Le choix fait par Hervil fut incomparable.

Faut-il parler de M. Maurice de Féraudy dans le rôle Rousset ? Bien mieux qu'à la Comédie-Française, le grand artiste a pu donner ici libre cours à son talent si sincère, et à son jeu si vivant.

Mme Kolb est une mère Rousset dont on ne sait ce qu'il faut louer le plus, de la vérité ou de la bonhomie. Bernard, dans un rôle de fétard absent de la pièce, mais qui au cinéma a une scène très bien faite, a tenu avec une délicatesse exquise ce rôle court mais difficile. Enfin, dans Morillon, Mathot est un acteur excellent.

On s'est un peu accoutumé — il ne faut pas craindre de le dire — à ne voir dans Mathot que le héros aussi beau que sympathique du *Comte de Monte Cristo* ou de *Travail*. Belle prestance, de l'allure, un visage à faire rêver les femmes... Mathot n'est pas que cela. Le voici artiste parfait, émouvant, compréhensif et qui sera demain l'un de nos meilleurs comédiens de cinéma.

Enfin, je m'en voudrais de ne pas dire le succès du cantonnier — ce cantonnier qui fit la fortune de M. Firmin Gémier — et qui a trouvé dans un authentique paysan, un véritable cantonnier, un interprète inouï de vérité. Baptiste, c'est son nom, était dans la salle de l'Artistic ; il a eu un succès bien mérité. Ce Baptiste m'est un prétexte heureux pour écrire une fois de plus qu'un metteur en scène adroit et tenace peut obtenir tout ce qu'il veut de ses interprètes, qu'ils soient incultes comme ce brave homme, ou déjà des artistes consommés comme les autres interprètes dont j'ai parlé plus haut.

LUCIEN DOUBLON

## MEMENTO

**LA LOCATION NATIONALE** : *L'Ingénieur* (comédie dramatique, 1.525 mètres). — *Mago-Maga au front* (comique, joué par des nègres, 320 mètres).

**SELECT-PICTURES** : *La Doctoresse* (avec Bessie Barriscale, drame, 1.450 m.). — *La Grande montagne* (documentaire, 215 mètres). — *Aladin ou la Lampe merveilleuse* (dessins animés, 200 mètres).

**FOX-FILM** : *A ton Bonheur* (drame de la vie réelle, 1.500 mètres). — *Jazz-Hôtel* (scène burlesque, 600 mètres). — *La Musique adoucit les mœurs* (dessins animés, 200 mètres).

**FILMS ECLAIR** : *L'Homme aux trois masques* (ciné-roman en 12 épisodes).

**PHOCEA-LOCATION** : *Le Château des Fantômes* (films à épisodes, de Pierre Marodon).

**FILMS MUSIDORA** : *Pour Don Carlos*.

**NORDISK** : *Amour et Loterie* (325 m.).

L'ART DU MAQUILLAGE  
A L'ÉCRAN

Beaucoup d'admirateurs s'étonnent souvent des différences que présentent parfois les physionomies des divers artistes qui se meuvent sur la toile.

Cette différence, la question d'éclairage mise à part, provient surtout, il faut bien le dire, de ce que la plupart des artistes se maquillent mal et du fait que les metteurs en scène ou même les régisseurs ne prêtent point à cela l'attention nécessaire.

N'a-t-on pas vu maintes fois des artistes hommes ou femmes subir des tout-premiers plans avec le visage simplement passé au fond de teint ? Certes, pour l'artiste, il est sans doute ennuyeux de se grimer très complètement parce que ce maquillage est long à faire et surtout à défaire, et qu'il salit terriblement le linge. Cependant ceci fait partie intégrante du métier d'acteur, et s'ils voulaient bien s'en donner la peine, les artistes s'apercevraient vite que ces détails sont, pour le film, d'une très grande importance.

Il en est de même pour les perruques. Combien de comédiens avons-nous vu jouer des rôles de vieillard avec une perruque blanche trop courte ou mal mise, ce qui permet d'apercevoir très nettement les cheveux de l'artiste ? Vous voyez d'ici ce qu'un tel manque de conscience peut donner en « premier plan ». D'autre part, en ce qui concerne les postiches, il faudrait que les metteurs en scène exigent de leurs interprètes qu'après s'être fait un fond de teint bien fondu, ils consentent à passer une teinte soit brune, soit blonde, à l'endroit des postiches, de façon à éviter ces jours dans la barbe ou la moustache, qu'on voit très distinctement en premier plan.

Quand un rôle est de durée, il est évidemment préférable d'avoir ses postiches en implanté, de façon à conserver toujours la même physionomie ; mais pour une seule fois le crêpe bien travaillé et planté soigneusement suffit.

Du reste, certains artistes sont passés maîtres dans l'art de se faire une tête au crêpe et l'illusion est parfaite.

Il est donc, dans le maquillage, nécessaire de commencer par le fond de teint, mais il est également nécessaire de ne pas en rester là. Il existe d'ailleurs un maquillage américain, spécial, dont on dit grand bien,

auquel certains ont donné le nom de maquillage « Plaissetty » mais qui, en réalité, était connu bien avant que ce metteur en scène ne vienne s'installer en France. Et d'autre part, une marque française, a créé une poudre légèrement violette, spéciale et sèche, qui blanchit le teint et détermine d'excellents effets.

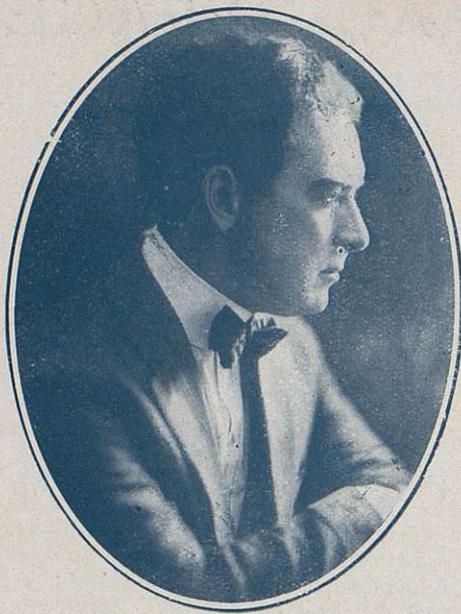
Surtout que l'on évite soigneusement le maquillage de théâtre qui ne donne pas l'éclat voulu, bien au contraire. Il faut éviter aussi de passer du rouge sur les lèvres, car celles-ci ainsi maquillées deviennent noires à l'écran. Il suffit, pour obtenir une bouche impeccable, d'enlever le fond de teint en dessinant les lèvres très soigneusement.

En ce qui concerne les yeux, il est bon d'éviter les « lunettes », c'est-à-dire de foncer trop l'auréole des yeux. Les yeux doivent se maquiller suivant le rôle à interpréter. On doit pouvoir se les durcir ou les adoucir à volonté, tout comme les sourcils. Au surplus, tout cela dépend du masque de l'artiste. Et pour parvenir à la perfection dans l'art du maquillage, il faudrait évidemment arriver à faire jouer à un ou à une artiste des rôles qui ne soient pas trop en dehors de son physique : c'est bien le cas de le dire, il faudrait le physique de l'emploi. On éviterait ainsi le navrant spectacle d'artistes trop jeunes se vieillissant ridiculement, alors que l'écran ne pardonne aucune imperfection. S'il arrive qu'au cours d'un film, un artiste doive se vieillir, je vais jusqu'à penser qu'il serait préférable pour les hommes que les cheveux soient simplement blanchis au fard.

En un mot, il faudrait que les metteurs en scène fassent très attention à ces détails qui ont une plus grande importance qu'on ne le pense ou, s'ils sont trop préoccupés par les détails de leur mise en scène, que les régisseurs dont les avis éclairés ne sont jamais à dédaigner, soient chargés de cette surveillance.

Et surtout que l'on n'aille pas croire que je me pose ici en maître dans l'art du maquillage : je ne suis qu'un humble observateur comme il y en a beaucoup, beaucoup plus que ne le croient MM. les Comédiens.

Ad. M.



Cliché Hoc...er.

M. William Duncan

Après  
**LE GRAND JEU**

**Cinémazine**

PUBLIERA UN GRAND ROMAN-  
CINÉMA EN 10 ÉPISODES  
INTERPRÉTÉ PAR UNE DES

PLUS JOLIES VEDETTES

:: :: AMÉRICAINES :: ::

Miss **EDITH JOHNSON**

ET PAR L'ATHLÈTE COMPLET

:: **WILLIAM DUNCAN** ::



**Les ÉCUMEURS du SUD**



GRAND ROMAN CINÉMA  
EN 10 ÉPISODES, ÉDITÉ PAR

**La Vitagraph**

Sélection **GEORGES PETIT**

:: ET ADAPTÉ PAR ::

**M. ANDRÉ DOLLÉ**

AUTEUR DE : " PAGES DE  
GLOIRE " ; " BRIN D'AMOUR " ;

" LA COTE 304 " , Etc., Etc.



Cliché Evans Studio

Miss Edith Johnson

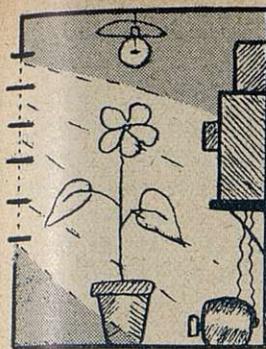


Fig. 1

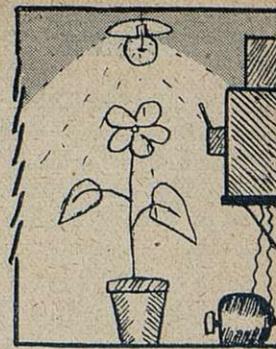


Fig. 2

**LE  
CINÉMA  
RAPIDE**

Une fleur qui s'épanouit en quelques secondes.

Un fruit qui mûrit en quelques minutes.

Le cinéma, qui nous émerveille et nous divertit tant, paraît avoir atteint les limites de la perfection.

Quelque hardie que paraisse cette affirmation, je prétends cependant que la merveilleuse invention n'en est qu'à ses premiers pas et qu'un avenir peut-être moins lointain qu'on ne le suppose généralement, agrandira son domaine jusqu'à des limites insoupçonnées.

Le film est appelé à révolutionner le spectacle, l'enseignement, la presse, la médecine, la science, et ses méthodes s'imposeront à brève échéance parce qu'elles apporteront le maximum de vérité, de sincérité, de loyauté.

La photographie animée est un témoin irrécusable et nul ne pourra se soustraire à l'impartialité de son jugement.

Quand on lit les traités et les ouvrages divers écrits par des « compétences » sur la botanique, on est surpris des variations que subissent les descriptions, selon qu'elles émanent de tel ou tel professeur.

En ce qui concerne la croissance des plantes, particulièrement, les auteurs varient leurs descriptions selon la diversité des observations qu'ils ont faites.

D'où vient ce désaccord ?

D'une cause bien simple. La nature travaille lentement, d'un travail ininterrompu, mais, pour ainsi dire, imperceptible, et l'œil, imparfait comme toutes les pièces de notre organisme, ne peut suivre, au fur et à mesure qu'elle se produit, la lente évolution qui se poursuit devant lui.

Et puis, l'œil se fatigue. Il n'est capable

que d'une observation peu prolongée et, pendant qu'il se repose, la nature, inlassable, continue son œuvre mystérieuse et compliquée.

On s'était donc résigné à être inexact et à parler jusqu'ici de « chic » de la croissance des plantes.

Mais le cinéma est venu et, avec la précision mathématique qu'il apporte en toutes choses, il a résolu le difficile problème. Grâce à lui, on voit maintenant sur l'écran germer le grain de blé, les feuilles briser l'enveloppe du bourgeon résineux, la fleur sortir du bouton de la rose, le fruit faire place au dessèchement de la fleur.

Comment une telle merveille est-elle possible ? C'est ce que nous allons essayer d'expliquer à nos lecteurs en termes clairs, en faisant volontairement abstraction des descriptions trop techniques qui déconcertent... et n'apprennent rien.

Etant donné que le film est projeté à raison de 16 images à la seconde, si ces 16 images sont prises à intervalles réguliers d'une minute, la prise de vues aura eu lieu en seize minutes et sera projetée en une seconde. Le travail accompli par la nature en seize minutes s'exécutera donc sur l'écran en une seconde, c'est-à-dire  $16 \times 60 = 960$  fois plus vite.

On conçoit qu'un mouvement imperceptible à l'œil nu deviendra immédiatement visible quand il subira une accélération 960 fois plus rapide. Voilà tout le mystère... qui demande encore quelques explications.

Nous voulons cinématographier, par exemple, un bouton de dahlia dont nous

désirons faire voir l'éclosion et l'épanouissement. D'une observation que nous avons faite dans un jardin, nous avons constaté que ce bouton met huit jours à s'ouvrir.

Nous voulons que ce phénomène soit réalisé sur l'écran en quelques minutes. Que ferons-nous ?

Nous placerons notre appareil de prise de vues devant un dahlia en bouton et, toutes les cinq ou dix minutes, nous prendrons une image photographique de ce bouton.

Quand nous aurons obtenu seize images, nous aurons suivi la croissance du bouton pendant  $16 \times 10 \text{ minutes} = 160 \text{ minutes}$ , soit pendant une heure vingt minutes, et ces seize images passeront sur l'écran en une seconde.

Si le lecteur veut bien suivre sur les cinq documents que nous lui soumettons l'évolution de la fleur du dahlia, il comprendra, sans peine aucune, le mystère de l'opération. (Fig. 3)

Bien entendu, nous avons coupé entre 1 et 2, 2 et 3, 3 et 4, 4 et 5, un nombre considérable d'images, le cadre de *Cinémagazine* n'aurait pas suffi à les publier entièrement.

Nous ne présentons que cinq aspects très différents de l'évolution, mais ils suffisent à la faire comprendre ; chaque image, si on la regarde avec attention, étant très différente de la précédente.

Pour peu qu'il se transporte par la pensée dans son cinéma préféré, le lecteur verra ces images se succéder rapidement sur l'écran et la fleur vivre d'une vie positivement miraculeuse.

Il va de soi que, pour ob-

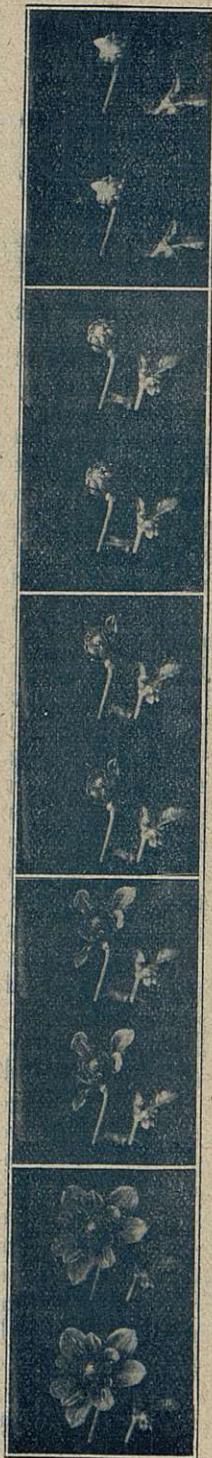


FIG. 3

tenir un film présentant l'épanouissement d'une fleur, on n'ira pas poser son appareil dans un jardin, devant cette fleur et qu'on ne tournera pas la manivelle une fois toutes les dix minutes en regardant soigneusement sa montre.

Au bout de quarante-huit heures, l'opérateur chargé de cette besogne deviendrait fou.

Plusieurs raisons s'opposent d'ailleurs à ce qu'il soit procédé de cette façon.

Pendant les huit jours que durera la prise de vues, le temps ne restera pas invariablement pareil. Un jour, ce sera le calme plat ; un autre, ce sera la tempête ; aujourd'hui, il fera du soleil ; demain, il pleuvra ; l'harmonie du film serait anéantie.

Et puis, sur les vingt-quatre heures que dure un jour, il y en a toujours bien une dizaine où il fait nuit et on n'a pas encore trouvé — cela viendra peut-être — le moyen de photographier un jardin la nuit.

Il a donc fallu placer la plante dans un lieu abrité et ne la photographier qu'au moyen de la lumière artificielle, c'est-à-dire dans le noir.

Mais chacun sait qu'une plante privée de la lumière du jour s'étiole et dépérit. Comment faire pour lui conserver cette lumière solaire et la photographier de nuit ?

On a résolu le problème au moyen d'un appareil extrêmement ingénieux dont je n'ai pas le droit de dévoiler le mécanisme qui doit rester secret, mais que je ferai comprendre au lecteur au moyen de deux schémas rudimentaires.

La plante à cinématographier est placée au centre d'une cabine éclairé d'un côté par

des lames de fer horizontales pouvant s'abaisser comme celles des persiennes employées dans les pays chauds.

L'appareil de prise de vues, soigneusement mis au point avant l'opération, est placé dans la cabine à la distance voulue de la plante et l'observe... pacifiquement (fig. 1).

Un mignon petit moteur électrique qui tourne sans arrêt, ronronne doucement et, au moyen de contacts réglables automatiquement et qui peuvent fonctionner à intervalles très rapprochés ou très éloignés, déclenche périodiquement six opérations.

1° Il ferme hermétiquement les lames horizontales qui prennent la position verticale (fig. 2).

2° Il allume une lampe électrique d'une intensité suffisante ;

3° Il ouvre l'obturateur de l'appareil et lui fait faire un tour de manivelle provoquant l'impression d'une image ;

4° Il ferme l'obturateur ;

5° Il éteint la lampe ;

6° Il rouvre les lames qui reprennent la position horizontale.

L'opérateur vient visiter de temps à autre le mécanisme qui ne se dérègle jamais. Les interruptions de courant électrique sont prévues et, si elles se produisent, le moteur est automatiquement alimenté, d'autre façon.

Quand la fleur a achevé son épanouissement, il arrête le moteur, emporte son film impressionné, le fait développer, tirer et contrôle sur l'écran la parfaite exécution de l'opération.

Alors, comme sous la ba-



FIG. 4

guette magique d'un fakir, la plante vibre, ses feuilles sont agitées d'un frisson convulsif fidèlement enregistré par le film, le bouton monte, monte au bout de sa tige qui se balance gracieusement, les pétales s'étirent, s'allongent et se développent jusqu'à ce que la fleur ait conquis son plein épanouissement.

Il va sans dire que l'opération peut être continuée et poussée beaucoup plus loin.

Si la naissance d'une fleur a son intérêt, la formation du fruit a son importance.

Pour l'édification de nos lecteurs, nous donnons un document relatif à la formation de la « tête » du pavot (Fig. 4).

Nous avons précipité avantageusement encore l'opération qui ne comporte plus que trois phases ; nous jugeons en effet, que l'exemple du dahlia a parfaitement été compris et qu'il serait oiseux de reprendre notre démonstration dans tous ses détails.

Nous pensons avoir été suffisamment clairs et qu'aucune obscurité ne subsiste dans l'esprit de nos amis lecteurs.

Nous nous proposons, dans un prochain article, d'étudier le cinéma lent qui, pour la joie des spectateurs et l'éducation visuelle des artistes, décompose le mouvement, fixant les attitudes, suivant sans effort apparent la balle qui sort du canon d'un revolver, le cheval de course sautant « paresseusement » un obstacle, etc., etc...

GEORGES DYERRES.

**Ce que l'on dit,  
Ce que l'on sait,  
Ce qui est...**

ILS Y VIENNENT TOUS...

L'ARISTOCRATIE anglaise, de plus en plus, se passionne pour l'écran. A tel point que les nobles dames et les membres de la *gentry* aspirent à bien tourner.

Parmi les vedettes d'Outre-Manche, on relève déjà des noms impressionnants, tels que ceux de lord Lyveden, lord Cowley, sir Siméon Stuart, le comte Craven, lord Cavendish Bentinck. Côté féminin : lady Diana Cooper, Poppy Windham, lady Juliet Trevor, miss Gladys Jessel, et même la fille du multimillionnaire duc de Rutland, lady Diana Manners.

Diana Manners tourne, en ce moment, un film qui doit être un film sensationnel, au moins par le nombre de centaines de mille livres qu'il aura coûté. Il serait curieux, de voir chez nous, les grandes dames de l'aristocratie, prêter leurs charmes, leur élégance intelligente et tous les attraits de leur distinction à de belles réalisations cinématographiques. Et que de noms évocateurs à inscrire en capitales grasses sur les affiches illustrées des éditeurs, depuis ceux dont le lustre remonte à Henri IV et même au-delà, jusqu'à ceux des anoblis de l'Empire !

ILS EN ONT AUSSI AU CANADA !

LES censeurs du Canada ont voulu exercer leur puissance sur le dernier film de Griffith. *Way down East*, mais l'auteur refuse formellement de supprimer seulement dix mètres de pellicule et peut-être les Canadiens ne verront-ils rien. Ceci rappelle les censeurs suisses interdisant à *Pitoeff* de jouer *Hamlet*, au nom de la morale offensée !

A PROPOS DE L'AGONIE DES AIGLES

NOTRE ami, Bernard Deschamps, ne m'en voudra certainement pas de lui décerner ici quelques éloges liminaires pour le grand sens artistique et la ténacité qu'il a mis à filmer l'œuvre de Georges d'Espèrès.

La réalisation de cette bande a nécessité de sa part une persévérance courageuse capable de rebuter les plus acharnés parmi les cinégraphistes. S'il voulait écrire un jour le récit de ses tribulations, les professionnels les plus avertis en seraient stupéfaits.

Bernard Deschamps n'est d'ailleurs pas encore au bout de ses peines : il lui faut maintenant monter son film c'est-à-dire régler, voir, revoir, couper, rajouter, juxtaposer, refondre, modifier, titrer, sous-titrer, re-revoir un à un les bouts de pellicule qui représentent des kilomètres de scènes filmées, et choisir !

Non, le public ne se doute pas du travail que représente le film qu'il admire à l'écran.

Le succès de *L'Agonie des Aigles*, récompensera sans doute l'effort et le talent de l'auteur, du metteur en scène et des artistes qui ont contribué à rendre vivante cette Epopée.

LE CINÉMA DES DÉPUTÉS

MALGRÉ toute l'agitation qui règne le plus souvent au Palais-Bourbon, les députés s'y ennuiant. Mais, la questure, prévoyante, afin de maintenir l'attachement chancelant des locataires pour leur immeuble mélancolique vient d'y faire installer un ciné. Parfaitement, un cinéma à la Chambre des Députés !

Et déjà les membres des Commissions de l'Agriculture et de l'Armée ont assisté le 8 mars à la présentation spéciale d'un film dont M. Ambroise Rendu s'est fait l'éditeur. Ces messieurs ont vu sur l'écran, des tracteurs agricoles transformés en tracteurs d'artillerie et vice versa.

Ce n'est pas nouveau, nouveau, mais c'est toujours quelque chose, et peu à peu, nos législateurs finiront peut-être par aimer le ciné. Alors ils ne l'accableront plus. A moins que le proverbe : « Qui aime bien châtie bien... »

LES GRANDS CONCOURS DE CINÉMAGAZINE

Le premier de nos "grands concours mensuels" commencera dans le n° 11 prochain.

Toutes nos jeunes lectrices.

Tous nos sympathiques lecteurs.

Voudront y prendre part.

CINÉMAGAZINE affectera à ces concours mensuels des prix nombreux et des plus originaux dont nous donnerons, dès la semaine prochaine, le détail complet.

SPLENDID-  
CINÉMA-PALACE

60, Avenue d'Artois - Motte-Picquet  
Métro : La Motte-Picquet - Grenelle  
Direction artistique : G. MESSIE  
Grand orchestre symphonique : A. LEDUCQ

Programme du 18 au 24 Mars 1921

PATHE-JOURNAL : Actualités au jour le jour.

Concours de

LA REINE DES PROVINCES  
organisé par le Journal, 6<sup>e</sup> groupe

Les Catactes de Snoqualines  
Documentaire

LE MÉDECIN DES FOLLES  
de XAVIER DE MONTÉPIN

7<sup>e</sup> et dernier épisode : Devant l'Échafaud  
Max LUCIEN

Chanteur Comique dans son Répertoire

LA FLEUR DES INDES

Beau film français

Scénario et mise en scène de THÉO BERGERAT  
Interprété par HUGUETTE DUFLOS, de la Comédie-Française, ANDRÉ BAUGÉ de l'Opéra-Comique  
LECLERC et l'acteur Oriental HAROUT

LES RESPONABLES

Comédie dramatique en 5 Parties avec FANNY WARD

LE CIRQUE DE LA VERTU

Comique

Tous les Jedis à 2 h. 1/2 : Matinée spéciale pour la Jeunesse.

La Semaine prochaine :

La Hurle et l'Instinct qui Veille

**Ce que disent  
nos Lecteurs...**

« Puisque le public a droit de parler dans *Cinémagazine* — laissez-moi en passant vous remercier et vous féliciter de la création de cette intéressante revue à laquelle je suis déjà très attaché — je vais formuler les désirs et les griefs de ce pauvre public.

« Et, tout d'abord, il demande un peu plus de retenue, de bon sens et de moralité au cinéma qui doit rester avant tout le spectacle de famille. On mène ses enfants au cinéma. On a donc le droit d'être choqué lorsque des tableaux d'une brutalité violente se déroulent sur l'écran. Qu'on nous supprime toutes ces scènes de viol qui souillent les yeux de trop de jeunes cerveaux. Lorsque vous sortez d'un spectacle où vous allez de bonne foi, après avoir tombé sur des films tels que : *Ivan le terrible*, *Mea Culpa*, *Marion Delorme*, *Le Lys rouge*, etc., etc., vous dites : nous ne reviendrons plus... »

« Tandis que lorsque vos yeux se sont reposés sur des films délicieux tels que : *L'Ami Fritz*, *L'Aiglon*, *Alsace*, *Cœur de Française*, *Les Travailleurs de la mer*, *Perdue*, *La zone de la mort*, etc., vous êtes heureux et content d'avoir passé en famille avec vos enfants une agréable soirée.

« Ou alors que, lorsqu'on passe un film comme ils sont hélas légion aujourd'hui, où le bon sens et la morale sont offensés, on mette au bas du programme : *Ce spectacle ne convient pas aux enfants*. Et tout le monde sera content.

« D'un autre côté, pourquoi les directeurs passent-ils si rarement de ces films magnifiques de reconstitution historique tels que : *Intolérance*, *Quo Vadis*, *Christus*, *Cléopâtre* et *Marc-Antoine*, *Jeanne d'Arc*, *La Rédemption de Marie-Madeleine*, *Venus Aphrodite*, *Jules César*, *Christophe Colomb*, *César Borgia*, etc. Ils reculent devant le prix un peu plus élevé de la location et nous présentent chaque semaine un navet bon marché... Pauvre province, elle est bien à plaindre de ce côté-là.

« En somme ; ce que voudrait le public des petites villes de France, c'est de beaux et bons films et que les directeurs nous passent plus souvent qu'ils ne le font des reconstitutions historiques.

« D'autre part, pourquoi prendre toujours de nouveaux films ? Quand on a vu un film admirable, c'est fini à jamais ; on ne le reverra plus. Et croient-ils, messieurs les directeurs, qu'un an après il n'y aurait pas salle comble le jour où on repasserait un de ces merveilleux films historiques cités déjà plus haut ?

« Mais je m'arrête. Et recevez avec mes salutations l'assurance de mon attachement à *Cinémagazine*. »

Un cinéman qui a des enfants.

« Pourquoi ne réédite-t-on de Charlie Chaplin, ces temps-ci, que des bouffonneries en une partie, tournées par cet artiste pour Mack Sennett ou Keystone Co. Je suis loin de les critiquer, mais le célèbre acteur n'était pas encore le populaire comique qu'il est maintenant, de sorte que ces rééditions ne peuvent que nuire au succès qu'il méritera encore davantage par la suite, car certaines personnes, qui fréquentent peu souvent les cinémas, trouvent, et cela pour l'avoir moi-même entendu, que Charlot « joue moins bien que dans ses autres comédies »

« Qu'on nous montre son chef-d'œuvre : *Charlot soldat*. Qu'on nous fasse revoir : *Charlot patine*, *Charlot s'évade* et tant d'autres, où il est véritablement lui-même.

« Le cinéma doit donner l'illusion de la vie, et la musique y contribue fort, car le film, le plus beau soit-il, devient, sans musique, froid et sans intérêt. On avait, dans les premiers temps de l'« Art cinématographique », l'habitude d'attacher les morceaux musicaux, sitôt que la lumière s'éteignait. Depuis quelques années, elle ne se faisait entendre qu'après l'énumération des titres, distributions, et présentation du film. Un autre procédé serait encore meilleur pour donner cette illusion. Au lieu de faire précéder les films, les grands films qui durent tout un acte, d'un « orchestre » fox-trott ou marche militaire pour la plupart du temps, pourquoi n'éteindrait-on pas les lumières au milieu de ce « prélude », comme cela se fait pour les Opéras, et ce serait la seule chose que le cinéma puisse emprunter au théâtre. Ce morceau de musique aurait le caractère du film, gai ou triste, selon ce qu'il serait, ce qui contribuerait beaucoup plus à donner l'illusion de la vie. On serait ainsi acquis aux idées du film avant le commencement de sa projection, au lieu qu'on nous force d'« avaler » tel ou tel film, auquel on ne s'intéresse que par la suite.

« J'espère, Monsieur, que vous voudrez bien prendre note de ces deux points dont la réalisation ne présenterait pas de difficultés. En tout cas, soyez assuré que je propage vos idées et votre but auprès de mes amis, espérant amener des nouvelles recrues à votre intéressante publication.»

ALBERT MONTEZ,  
135, avenue de Saxe (Lyon).

PETITE CORRESPONDANCE

Marcel. — Voyez la réponse que nous avons faite à Edagès, Narbonne, dans notre numéro 5, vous serez renseigné.

B. H. T. — *Cinémagazine* publiera les biographies illustrées de toutes les grandes vedettes françaises de l'écran dont Navarre fait partie ; suivez donc notre publication qui vous donnera satisfaction ; vous trouverez son adresse dans la *Petite Correspondance* déjà parue.

Gaby 23. — Ecrivez-lui à l'adresse suivante : 6124, Carlos avenue, Los Angeles, mais êtes-vous sûre que ce soit 1 fr. 50 ?

## PETITE CORRESPONDANCE

"CINÉMA" répond sous cette rubrique, aux questions qui lui sont posées (deux questions au plus par lecteur et par semaine).

**André M.** — Oui c'est bien un artiste et non un indigène qui interprète le rôle du cheick dans *l'Atlantide*.

**Classe 22.** — Nous avons fait suivre votre lettre. Peut-être votre adresse ne portait-elle pas : Etablissements Gaumont. — Nous ne pouvons vous répondre, cela dépend des films... et des goûts.

**Bobby.** — Tous nos remerciements pour le journal que vous nous avez envoyé ; voici l'adresse demandée : Marcel K... 6, avenue de Floréal, à Lausanne.

**Benja.** — William S. Hart est né dans l'Etat de New-York, à Newburgh, le 6 décembre 1876, voyez biographie ci-dessous. — Douglas Fairbanks est né au Colorado, à Denver, en mai 1883.

**Sowing America.** — William Shakespeare Hart avait environ six mois quand ses parents quittant Newburgh allèrent s'installer au Far-West. Tous ses compagnons de jeux, durant son enfance, furent de jeunes Sioux et de ces années passées en plein air, Hart a toujours conservé un excellent souvenir. Biographie détaillée dans le n° du 25 mars.

**Tic-tac.** — Nous ne pouvons pas donner des renseignements de cette nature.

**Y. M. Limoges.** — Probablement ; écrivez-lui aux films Gaumont, 53, rue de la Villette. — Je ne connais pas d'autres ciné-romans.

**Tom Mix.** — Pour entrer dans cette carrière, il ne faut pas avoir besoin de gagner sa vie tout de suite ; adressez-vous à un metteur en scène.

**13 octobre, le Soupeçon.** — Il nous est impossible de vous renseigner.

**Le Havre 22.** — Il faut demander l'autorisation à la famille. *Sans Famille* a déjà été filmé. Ecrivez à la Société des Gens de Lettres, 10, cité Rougemont, Paris.

**R. Spinoza-Carmel.** — 1° Non ; l'interprète du rôle de Cocantir dans *Judex* est M. Lévêque, et Biscot incarne Biscotin dans *Barrabas* ; 2° MM. Mathé et René Cresté sont des vedettes de *Tih-Minh*.

**Roxane.** — Dans le *Tigre Sacré*, ciné-roman en 12 épisodes, édité par Pathé, Ruth Roland a pour partenaire George Larkin.

**Un lecteur assidue : A. Pavez.** — Dans notre numéro 6, nous avons publié des adresses d'éditeurs-loueurs et producteurs-metteurs en scène français ; nous publierons sans doute ce que vous demandez plus tard.

**Myrio Zynéta.** — Un metteur en scène est seul capable de répondre à votre première question. Voici les adresses demandées : René Cresté, 186, boulevard Carnot, à Nice, et M. Louis Feuillade, aux Films Gaumont, 53, rue de la Villette.

**Chiffon.** — Ne procurez pas encore de photographies, écrivez à Sessue Hayakawa : Robert Brenton studios, 5319, Melrose avenue, Los Angeles, il vous l'enverra peut-être.

**Algérois.** — N'est-ce pas des *Deux Gamines* que vous voulez parler ?

**Un gosse de 15 ans qui ne peut plus aller au cinéma.** — 1° Nous ne croyons pas que ces films aient été publiés en ciné-romans ; 2° Les principaux interprètes du film *Le Gage* édité par Pathé, scénario et réalisation de P. Barlatier sont : Marthe Vinot incarnant Blanche Decœur, Max Claudet

dans le rôle de Jacques d'Estrange, Joseph Bouille dans M. Decœur. Ecrivez à ces artistes à l'adresse suivante : Phocéa-Film, 83, cours Pierre-Puget, à Marseille.

**Christiane.** — Voici l'adresse de Clara Kimball Young, Garson Studio Edendab (Cal).

**C. A. G. 16.** — Dandy : films Eclair, 2, avenue d'Enghien, à Epinay-sur-Seine ; Madeleine Aile, aux films Gaumont, 53, rue de la Villette ; Pat Moore et Salisbury sont des vedettes du *Lion qui sommeille*. Les interprètes de *La Chimère*, scénario et réalisation de Lucien Lehman, édité par Gaumont sont : Geneviève Félix, Gina Rely, MM. Van Daele dans le rôle de Pierre Lacroix, Dorghans dans Fontain, Chevillot, Norbert et Marchal.

**Un vrai marseillais.** — 1° et 2° oui. En réponse à votre P. S. : nos abonnés trouveront *La Faute de la Sierra* dans *Cinémagazine* comme actuellement *Le Grand Jeu*.

**L. M.** — Dorothy Dalton : Ince Studios Culver City (Cal.)

**M. Ferrières.** — Voici quelques-uns des films René Navarre : *Document secret*, *L'Homme qui revient de loin*, *La Nouvelle Aurore*, *Tue-la-mort* ; en comédies : *Un Père à marier*, *Miss, Du rire aux Larmes*, *Ce bon La Fontaine*, etc... et plus avant, de 1910 à 1913, on le vit dans : *Le secret du Forcal*, *La Mort ou la Vie*, *Le Pont sur l'abîme*, *Le Mort vivant*, *La Gardienne du feu*, *S'affranchir*, *L'Angoisse*, *Erreur tragique*, *Le Proserit*, *Préméditation*, *Le Grand souffle*, *Le Destin des mères*, etc...

**Un Pelican.** — 1° Zigoto, de son nom Lary Semon : Vitagraph Studios, Prospect and Talmadge, Streets, Los Angeles ; 2° Nous n'en savons rien nous-mêmes.

**Riquet.** — 1° Il faut vous adresser aux artistes eux-mêmes ; 2° l'interprète du rôle de Mercedes dans *Le Comte de Monte-Cristo* est Nelly Cormon ; écrivez-lui au Film d'Art, 14, rue Chauveau, à Neuilly.

**J. C. Troyes.** — 1° Nous avons déjà vu *Le Lys du Mont Saint-Michel*, à Paris, où il passe encore actuellement dans certains établissements ; 2° pour avoir sa photographie, écrivez-lui à la Dal-Film, 23, rue Ambroise-Thomas ; 3° nous ne connaissons pas de film où elle tourne actuellement.

**Zizi.** — Oui, Charlie Chaplin est divorcé de Mildred Harris.

**Une lectrice enthousiaste.** — Nous ne connaissons pas l'éditeur qui aurait publié ce roman.

**E. P. Lemesle.** — Jack Pickford : Goldwyn, Studios Culver, City (Cal.).

**X. Y. Z.** — René Navarre est le principal interprète de *Fantomas*, roman policier, filmé par Louis Feuillade.

**Bouboule.** — Anita Stewart : Anita Stewart Productions, 6 West ; 48th Street New-York City, interprète le rôle d'Alice Barney dans *La Sacrifiée* ; 3° peut-être.

**Lisette.** — Notre numéro 8 vous donne des photographies de Suzanne Grandais.

**Sphinx blanc.** — 1° Non, il n'y a pas encore de brochure de ce film ; 2° Charlot est divorcé de Mildred Harris.

**M. Drapier.** — Robert Brunton Studio, 5311, Melrose avenue, Los Angeles. IRIS.

**N. B.** — Nous répondrons la semaine prochaine aux lettres qui nous sont parvenues après la mise sous presse du présent numéro.

Nos lecteurs qui désireraient collectionner notre Magazine, peuvent réclamer à leur fournisseur habituel ou à notre Direction, 3, rue Rossini, Paris, n'importe lequel des numéros parus antérieurement. Il n'est pas fait d'envoi contre remboursement. A la commande, joindre le montant : en timbres, billets, mandat ou chèque.

Un franc, par numéro.

### SOMMAIRES :

N° 1

TEXTE : *La Cinégraphie française*, André ANTOINE. — *Le Cinéma à l'Ecole des Arts décoratifs*, Pierre DESCLAUX. — *Biographie d'Agnès Souret*, J.-L. CROZE. — Marcel L'Herbier. — Comment on écrit un roman-cinéma, Guy de TÉRAMOND. — Comment on fait un film : le metteur au point, HÉBERTAL. — *La Guerre aux Abus*, G. FRANCIS. — *J'aime le Cinéma*, A. MARTEL, etc., etc.

ILLUSTRATIONS : Agnès Souret, Marcel L'Herbier, Dessins de l'Ecole des Arts décoratifs d'après le Cinéma. Une soirée au Ciné par Mars Trick.

N° 2

TEXTE : *Le Film allemand*, Emile VUILLERMOZ. — *Sancta Anastasia ora pro nobis!*, Guillaume DANVERS. — *Le Cinéma au service de la Science*, Pierre DESCLAUX. — *La Vierge de Stamboul*. — Comment on fait un film : le Titrier, Georges DYERRES, etc., etc.

ILLUSTRATIONS : Photographies de Corinne Griffith, Priscilla Dean, photos d'après Intolérance, L'Homme du Large, Li-Hang le Cruel, La Vierge de Stamboul, etc.

N° 3

TEXTE : *Censure*, André ANTOINE. — Comment on fait un dessin animé, O'GALOP. — Comment on fait un film : Le Scénario, HÉBERTAL. — *La Mode et le Costume au Cinéma*, Léon MOUSSINAC. — *June Caprice*, Raymond DEUTE. — *La Hurlé*. — *Les Scénarios du Ministère de l'Agriculture*, Pierre DESCLAUX. — *Les Films destinés au public*, L. D., etc., etc.

ILLUSTRATIONS : Photographies de June Caprice, Jean Paige, Francesca Bertini, Pearl White, Agnès Agres, Eve Francis, Louts Paglieri, dessins de O'Galop, etc.

N° 4

TEXTE : *Appel au peuple*, Emile VUILLERMOZ. — *Le Cinéma au service de la Police*, Pierre DESCLAUX. — *Une petite Etoile*: Régine Dumien, L. D. — Comment je suis devenu metteur en scène, J.-Joseph RENAUD. — *Le Coin du Bêcheur*, A. MARTEL. — *Des scènes comiques*, Z. ROLLINI. — *La 13<sup>e</sup> chaise*. — *Lilian Gish*. — *La Foire aux Idées*, ORCINO. — *Le Namur*, Lucien DOUBLON, etc., etc.

ILLUSTRATIONS : Photographies de Lilian Gish, W. Hart (Rio Jim), Régine Dumien, Lagrenée, O' Galop, Charlot, Lui, Max Linder, Creighton Hale et Yvonne Deba.

N° 5

TEXTE : *Le Public*, André ANTOINE. — *Les Exploits d'un Corsaire moderne (Le Mæve)*. — *Voyage au Royaume d'Anastasia*, Pierre DESCLAUX. — *L'Atlantide*, Ad. M. — *Créons des Vedettes*, Marcel KETTERER. — *Léon Mathot*, J.-P. — *L'Ordonnance*, X. — etc.

ILLUSTRATIONS : Photographies de Léon Mathot, Marion Davies, Melchior, André Roanne, Angelo, Nathalie Kovenko, etc.

N° 6

TEXTE : *Intérieurs Modernes au Cinéma*, Léon MOUSSINAC. — *Ce que disent les Directeurs*, MESSIE. — *Une Reine du Cinéma* : Pearl White, Ad. M. — *Un grand Créateur de Films* : D.-W. Griffith, René JEANNE. — *Défense et Illustration de la Cinématographie française*, ORCINO. — *Un Conservatoire du Cinéma*, Lucien DOUBLON. — *Le Cinéma et l'Enseignement*, Yves PLESSIS. — *Les grandes Firmes françaises*. — etc., etc.

ILLUSTRATIONS : Photographies de Pearl White (5 photos). — *Christiane Vernon*. — *Le Secret de Rosette Lambert* (3 photos). — *Villa Destin*. — *Famée Noire*. — D.-W. Griffith, Donald Crisp, Barthelmess, Robert Harron, Lilian Gish, etc.

N° 7

TEXTE : *Forfaiture au Théâtre*, André ANTOINE. — *Apprend-on à être metteur en scène*, BOISVIVON. — *Charlie Chaplin (Charlot)*, ORCINO. — Comment ils ont tourné. — Jean MONCLA. — *La Flétrissure*, X. — *Mlle de la Seiglière*, X.

ILLUSTRATIONS : Photographies de Charlie Chaplin (Charlot), 7 photos. — Les metteurs en scène : M. de Marsan, Abel Gance, Germaine Dulac, Louis Nalpas, Marcel L'Herbier, René Navarre, M. de Morlhon, Le Somptier, Léon Potrier. — Louis Barhou. — Dolorès Cassinelli, Huguette Duflos, Romuald Joubé, etc.

N° 8

TEXTE : *Appel au peuple*, E. VUILLERMOZ. — *Les Animaux au Cinéma*, Z. ROLLINI. — *Suzanne Grandais*, V. GUILLAUME-DANVERS. — *Le Cinéma au service de l'Aviation*, Pierre DESCLAUX.

ILLUSTRATIONS : Photographies de Suzanne Grandais (6 photos). — Frank Keenan, Fanny Gish, Miss Enid Bennet, Emmy Lynn, Marcel Vibert, Mildred Harris, Miss Corinne Griffith, Miss Margarita Fisher, Edmond Douheret, Mæ Murrage, dessin de Helleu, etc..

Comment  
l'Abonnement à **Cinémagazine** est  
GRATUIT

Chaque abonné à **Cinémagazine**

PEUT CHOISIR L'UNE DES PRIMES SUIVANTES :

- 1° Un an : vingt lignes de publicité aux *Petites Annonces*, à utiliser, en une ou plusieurs fois. (6 mois : onze lignes) ;
- 2° Un an : Deux Gravures de grand luxe (35 x 46) LA BOULE DE NEIGE. Valeur 40 francs. (Frais d'envoi recommandé, un franc).
- 3° Un an : Coffrets de parfumerie fine (contenant crème, poudre, savon et bikohol, valeur réelle 40 francs (frais d'expédition et d'emballage 1 fr. 75).

Le sacrifice que fait CINÉMAGAZINE en remboursant intégralement le montant des abonnements soucrits constitue bien, pour les souscripteurs un avantage unique et réalise effectivement L'ABONNEMENT GRATUIT.

Chaque abonné à **Cinémagazine**

RECEVRA EN OUTRE GRATUITEMENT :

- 1° Un an : La Collection des Numéros parus à ce jour.
- 2° Les 10 Fascicules du FAUVE DE LA SIERRA, au fur et à mesure de leur apparition.
- 3° Et sur sa demande, s'il habite Paris une carte à demi-tarif pour l'Artistic-Cinéma, 61, rue de Douai, ou pour le Splendid Cinéma Palace, 60, avenue de la Motte-Picquet, Paris.

BULLETIN D'ABONNEMENT

à détacher ou recopier

Veuillez m'inscrire pour un abonnement d'un An ou de six Mois (1) à « CINE-MAGAZINE », hebdomadaire illustré.

Ci-inclus, la somme de (2) .....

Il est entendu que j'aurai le droit de choisir, en remboursement de mon abonnement, une prime gratuite d'égale valeur, dans les listes que publie "CINÉMAGAZINE".

Nom et Prénoms .....

Profession .....

Adresse postale complète .....

A ....., le ..... 192

(Signature)

- (1) Rayer celle des deux mentions qui ne convient pas  
(2) France : UN AN, 40 fr. ; SIX MOIS 22 fr.  
Étranger : — 50 fr. — 28 fr

LES PETITES ANNONCES DE "CINÉMAGAZINE"

La ligne : DEUX FRANCS

Le prix de l'insertion aux Petites Annonces doit être joint à l'envoi du texte à insérer, chaque ligne étant comptée à raison de trente lettres ou signes.

**CHAUFFEUR-MÉCANICIEN**, excellentes références demande place stable maison bourgeoise. **TORRENS**, 72, rue Lauriston (16<sup>e</sup>).

**CYCLES BERGER Frères**, 56, Bd Voltaire, Dijon. Tél. 8-94. Enaillage, vernissage, nickelage de cycles, luz-tres de cafés, cinémas.

**ARTISTE**, tous rôles, belle présence, cherche engagement longue durée. **Jacques RIBELL**, au journal.

**ARTISTE**, 18 ans, se consacrant entièrement au cinéma, genre comédie gaie, cherche engagement longue durée avec producteur français, belge ou suisse.  
**H. MUYARD**, à Cinémagazine.

**ETUDES** et projets pour toutes installations ou transformations de cinémas, salles spectacles. Paris, Province. Renseignements gratuits. **METADIEU**, architecte-expert, 49, Rue Ramey, PARIS. Téléph. Nord 56-21.

**ECOLE CINÉMA**, 66, Rue de Bondy, Paris (X<sup>e</sup>). Cours de projection et prise de vues. Nora 67-52 - 89-22.

**ACHAT** Bon- de la défense et titres non cotés, 53, F. Montmartre. 9<sup>e</sup>. Banque-Baumgarten.

Cotons Hydrophiles en balles et en paquets - Cotons cardés blanchis, écrus et iodés - Bandes de gaze - Tangeps. Canbris - Toile Tarlatane - Bandes pliées - Compresses et Cotons stérilisés. Epingles de sûreté.

**PANSEMENTS LA CROIX SOLEIL**

Roquette 44-58 Rue des Maraîchers, 77-79, PARIS Télég. : CROSOL-PARIS

Gaze Hydrophile et Tangeps en pièces - Tarlatanes blanches et couleurs - Bougrans en pièces - Linons double et triple - EXPORTATION

DOCKS ARTISTIQUES

69, Faub. St-Martin, Paris (X<sup>e</sup>)  
Tél. : Nord 60-25

Fournitures générales pour le Spectacle

MANUFACTURE

de Fauteuils et Strapontins à bascules, dep. 16 fr. la pl.

Dépôt des

Charbons pour projections, lampes à arc. Excello, Beck et spéciaux pour la photographie

Marque

**CONRADY-NORIS**

les plus réputés du monde entier

Imprimerie Spéciale pour Tickets de contrôle, Cartes de sortie, Billets de faveur, Librairie théâtrale, Partitions et livrets.

L'Acétylox

Poste de lumière Oxy-Acétylénique le plus puissant. Fournitures, Oxygène, Acétylène dissous, Pastilles terre rare, etc.

Voulez-vous économiser du courant ?  
N'avez-vous que de l'altératif ?

Employez le **Le Phébus**

l'éclairage idéal par l'incandescence, couvrant un écran de 25 m<sup>2</sup> à 20 mètres.

**NOUVEAUTÉ :**

La Peinture Flamboyante

Décoration artistique pour décors de théâtre et de salles de spectacles. — Effet magique.

LA BOZOS

**CREME ACTIVA**

"radioactive"

AFFINE LA PEAU  
ECLAIRCIT LE TEINT  
EFFACE LES RIDES

EN VENTE DANS BONNES PARFUMERIES & GRANDS MAGASINS

**MARIAGES**

HONORABLES Riches et de toutes Conditions, Facilités en France, sans rétribution par œuvre philanthropique avec discrétion et sécurité. Ecrire **REPERTOIRE PRIVE**, 30, Avenue du Bel-Air, BOIS-COLOMBES (Seine) (Réponse sous Pli Fermé sans Signe Extérieur).

La Publicité dans

**Cinémagazine**

est lue par tous ceux qui s'intéressent au Cinéma à un titre quelconque.

Le tirage considérable de "Cinémagazine" donne à cette publicité une valeur exceptionnelle.

N° 9 - 18-24 Mars 1921.

LE GRAND JEU

Dans ce Numéro  
les 10<sup>e</sup> et 11<sup>e</sup> Épisodes

# Cinémagazine

PARAIT TOUS LES VENDREDIS

1 Fr.



— Le feu est à la cabane...

Cliché Pathé.